

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 43. Vol. II. — SAMEDI 23 DECEMBRE 1843
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les D^up. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Casimir Delavigne. Notice biographique et littéraire. *Portrait de Casimir Delavigne.* — *Courrier de Paris.* — *Théâtres. Portrait de Marie-Joseph Chemer.* — *Théâtre-Français. Une scène de Tibère. Cirque-Olympique. Dernière scène du longeur; la Mer calme et la Mer agitée, caricatures.* Théâtre-Italien: *Une scène de Il Fantasma.* — *L'Hortologie qui chante, nouvelle, par Albert Aubert.* — *Suite et fin.* — *Histoire de la semaine. Ouverture du cours de M. Raouf-Ruchette; Portrait du duc de Nassau.* — *Algérie. Arrivée de M. le duc d'Aumale à Constantine. Une Gravure.* — *Le Procédé Rouillet. Six Gravures.* — *Publications illustrées. Les faits mémorables de l'histoire de France. Une Gravure.* *Aventures de Lou Poncez. Dix Gravures.* *La Chêne ouverte. Deux Gravures.* *Impressions de voyage de M. Boniface. Dix Gravures.* — *Annauxes.* — *Modes. Bijouterie. Cinq Gravures.* — *Caricature.* — *Rébus.*

Casimir Delavigne.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

« Notre armée au cercueil eut mon premier hommage...
 ... Poète et Français, j'aime à vanter la France;
 Qu'elle accepte en tribut de perissables fleurs,
 Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
 Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs;
 J'ai des chants pour toutes ses gloires,
 Et des larmes pour ses douleurs. »

Ainsi chantait, aux premiers jours de la Restauration, le jeune auteur des *Messéniennes*; ainsi, en ces heures de deuil national, le poète, à peine âgé de vingt-trois ans, prenait le pieux engagement de consacrer sa lyre à la patrie, que tant d'autres avaient reniée publiquement; à la France, que l'étranger occupait encore! Noble serment, que le poète ne trahit jamais! foi patriotique qui fut par lui religieusement gardée! Après avoir pleuré les malheurs de l'invasion, après avoir réchauffé de ses vers généreux l'amour de la patrie, qui semblait se mourir dans tous les cœurs; après avoir chanté les vieilles gloires nationales, c'est encore au nom de la France, au nom de la liberté, que M. Delavigne célèbre et *Parténope* révoltée contre l'étranger, et l'héroïque soulèvement des Hellènes. Napoléon meurt sur son rocher, le poète chante Napoléon; lord Byron va chercher une tombe glorieuse à Missolonghi, le poète chante lord Byron. Plus tard paraîtront encore sept autres *Messéniennes*, et toujours reviendront ces mots sacrés de liberté et de patrie; toujours le poète s'inspirera des généreux sentiments, des nobles indignations qui avaient arraché de son cœur la première et la plus belle de ses hymnes, le *Chant funèbre de Waterloo*! Enfin, c'est à lui encore qu'appartient la gloire de fournir une autre *Marsillaise* aux vainqueurs de Juillet. Ainsi fut noblement remplie la tâche que le poète s'était imposée aux premiers jours de sa jeunesse, et l'auteur des *Messéniennes* put dire avec un modeste orgueil:



« Cette liberté
 Qui séduit un raisonnement à sa suite
 Qui m'a n'importe quel jour ardent hommage,
 Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image. » (1).

« Que d'autres, venus plus tard, nient donc par des strophes plus éclatantes, par des accents plus poétiques, enlève à M. Delavigne le prix de la lyre, nul ne pourra se vanter d'être mieux fait battre les cœurs, nul ne pourra dire mieux que lui : *Exegi monumentum* ! Et la France n'oubliera point ces chants qu'elle soude à jamais ; plus belle, sa plus glorieuse épopée demeurera encore : « C'est l'auteur des *Messénienes* ! »

« Oh ! la France a perdu un noble esprit, une âme sincère, un esprit honnête et généreux. Sont-ce là aujourd'hui des pertes aisément réparables ? et sommes-nous assez riches en pareilles vertus pour ne point regretter amèrement ceux qui les possédaient et qui viennent à mourir ? Rendons au moins cette justice à notre pays, que la mort de M. Delavigne a été marquée par la douleur publique, et que si quelques-uns, de son vivant, furent sensibles pour le poète, le regret universel atteint aujourd'hui l'estime sincère que tous avaient pour son beau talent et son noble caractère ! »

Rappelons en quelques mots l'histoire de cette vie glorieuse, que prématurément la mort vint de trancher, en la maturité du talent et la force du génie. — Jean-François-Casimir Delavigne naquit au Havre, en avril 1785 ; son père, honorable négociant, avait acquis quelque fortune dans le commerce de la porcelaine. L'enfance du poète, comme celle de Boileau, n'offre rien de remarquable ; le jeune Casimir, non plus qu'autrefois le jeune Nicolas, n'était rien moins qu'un enfant sublime ; et comme le père de Desprez qui assurait d'avance que son fils Nicolas ne dirait jamais de mal de personne, ainsi le père de M. Delavigne disait un jour à l'auteur futur de *Louis XI* : « Toi, mon pauvre Casimir, tu continueras mon commerce de faïence, » — « Que deviendront donc tous ces génies de douze ans ? » demandait Johnson ; et d'Alembert ne félicitait-il pas Boileau d'avoir été le contraire de ces *petits prodiges*, qui souvent sont à peine des hommes ordinaires, esprits avetés, que la nature abandonne comme si elle ne se sentait pas la force de les achever.

Cependant, le jeune Delavigne, « éclipse par ses frères, ne tarda pas à les surpasser à son tour. Élève brillant du Lycée Napoléon, il faisait sa rhétorique en 1811, lorsqu'il naquit le roi de Rome ; l'enthousiasme public déchaîna sa verve poétique, et il composa un dithyrambe dont l'empereur se montra satisfait. Plusieurs autres essais poétiques signalèrent, dès le collège, la venue naissante du jeune Delavigne, et à dix-huit ans il avait déjà tenté l'épopée et la tragédie de rigueur. Ces ébauches ne se recommandant guère que par une pureté de versification, assez commune d'ailleurs dans l'école de Delille, alors florissante. — Des revers de fortune avaient frappé le père de M. Delavigne, et, au sortir du collège, le jeune poète se vit contraint d'accepter un emploi administratif. — 1815 arrive : la France est vaincue, asservie ; le cœur du poète se gonfle amèrement ; « *frère indigne versus !* » et les trois premiers *Messénienes* furent aussitôt le nom de Delavigne cher à tous les Français. En même temps sont écrites les *Vépres siciliennes*, où seules vibrent encore la généreuse colère, l'indignation patriotique qui avaient déjà retenti dans les chants lyriques de l'auteur. Deux ans une lecture est sollicitée au Théâtre-Français, et enfin obtenue. Le comité recut la pièce, « à cette petite condition seulement, dit un biographe, que l'auteur n'exigerait jamais qu'elle fût jouée ; une actrice, qui faisait partie du comité, la rejeta même sans condition, en déclarant qu'il y aurait inconvenance à mettre le mot *Vépres* sur une affiche de théâtre, et que, pour sa part, elle ne souffrirait jamais ce scandale. »

M. Delavigne rentra chez lui indigné, et, en trois mois, il écrivit sa pièce des *Comédiens*, dont les malicieuses épigrammes devaient le venger un jour de messieurs les sociétaires. — A quelque temps de là, l'Odéon renouveau de ses cendres (1819), et Picard, le nouveau directeur de ce théâtre, demanda les *Vépres siciliennes* à l'auteur refusé. Le succès fut prodigieux, et le poète, redemandé à grands cris, se vit traité de vive force sur la scène, où il fut salué par des applaudissements incroyables ; la pièce eut trois cents représentations consécutives, dont les cent premières versèrent 400,000 fr. dans la caisse du théâtre. — L'année suivante les *Comédiens* furent joués sur la même scène, et le succès de cette nouvelle pièce vengea suffisamment l'auteur des injustes dédains de la Comédie-Française. — Déjà le *Paria* était achevé, et au mois de décembre 1821, cette tragédie fut représentée à l'Odéon ; le poète, pour écrire sa nouvelle pièce, avait consulté tous les livres qui traitaient de l'Orient ; il avait longtemps étudié Bernardin de Saint-Pierre, Tavernier et Raynal. On reconnaît là l'écrivain sincère qui prit plus tard pour texte de son discours de réception à l'Académie : « *De l'influence de la conscience en littérature.* » Et certainement, jusqu'à la fin de sa vie, M. Delavigne s'est montré fidèle à ce principe d'honnêteté littéraire, si méconnu de nos jours.

« Cette tragédie du *Paria*, qui venait confirmer et couronner d'une manière brillante des succès déjà si nombreux, semblait devoir ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie. Il se mit donc fois sur les rangs ; la première fois on lui prêta M. Foy, évêque d'Hermopolis ; la seconde fois, M. l'archevêque de Paris ; ses amis l'engageaient à se présenter encore une fois, il s'y refusa, « craignant, disait-il, qu'on ne lui opposât le page 12. »

« A cette époque M. C. Delavigne, bibliothécaire à la Chancellerie, se vit frapper d'une brutale destitution par le ministre Villèle. La presse prit hautement le parti du poète, et le duc d'Orléans écrivit à M. Delavigne, pour lui proposer

une place de bibliothécaire au Palais-Royal. La lettre se terminait par ces mots, également honorables pour le prince et pour le poète : « Le lionner est formé sur votre maison ; je vous offre un appartement dans la mienne. » M. Delavigne accepta cette place, si gracieusement offerte, et conquit dès lors un sincère attachement pour son protecteur. Plus tard, à l'occasion du décès de Charles X, dans la maison du roi offert au poète, une pension de 1,200 livres, qu'il refusa.

Cependant le Théâtre-Français, auquel M. Delavigne n'avait point tenu rancune, représentait avec un grand succès la comédie de *L'École des Veillées* (1825) ; Talma, pour la première fois, avait consenti à jouer un rôle de comédie ; il crut le rôle de Danville emprunté de mademoiselle Mars, et y remplaça celui d'Horlens. — Le triomphe fut tel que l'Académie se vit bien forcée d'ouvrir ses portes au poète ; il obtint vingt-neuf suffrages sur trente (1825). Son discours de réception, prononcé au mois de juillet de la même année, présente une sorte de profession de foi littéraire. L'auteur, déjà préoccupé par les nouveautés qui se faisaient jour, et songant dès lors à fonder en soi les deux systèmes poétiques, se déclare pour « l'auteur réglé par la raison ; » mais remarquables, qui doivent éclairer la critique dans l'appréciation qu'elle fera du théâtre et des odes de M. Delavigne.

La tragédie de *Louis XI* était commencée ; les laborieuses recherches auxquelles l'auteur se livra pour composer cette nouvelle pièce altèrent sa santé ; il s'embarqua pour l'Italie à bord de la *Madone*, et à son retour (1827), il publia les sept nouvelles *Messénienes*, qui n'eurent point le succès des premières. — L'année suivante, la prisonnière *Aurélié* n'obtint au Théâtre-Français qu'un succès d'estime ; la presse se montra généralement hostile à cette nouvelle comédie, qui ne demeura pas moins, comme la *Popularité*, un des meilleurs ouvrages de M. Delavigne. — Enfin, l'auteur des *Vépres siciliennes*, abandonnant la voie purement classique qu'il avait jusqu'alors suivie, sembla obéir à un mouvement littéraire de l'époque qui composait ces pièces mixtes, qui ne sont proprement ni des drames ni des tragédies. *Marino Falero*, joué à la Porte-Saint-Martin en 1829 ; *Louis XI*, au Théâtre-Français en 1832 ; les *Enfants d'Edouard*, au même théâtre, l'année suivante, puis *Don Juan d'Autriche* (1835) ; une *Famille sous Luther* (même date) ; la *Popularité* (1838) et la *Fille du Cid*, marquèrent les différents pas que fit M. Delavigne dans cette nouvelle route dramatique. Le succès couronna presque toujours les tentatives du poète, et celles d'entre ces pièces qui ne restèrent point à la scène obtinrent du moins un succès de lecture incontestable.

Nous aurons achevé cette biographie, monotone peut-être parce qu'elle n'offre qu'un enchaînement de triomphes, si nous ajoutons que M. Delavigne, depuis longtemps malade et presque condamné par les médecins, poursuivait sans relâche l'accomplissement de ses nouveaux projets littéraires. Le travail était devenu si pénible, et si sur son lit de mort, le poète travaillait encore, composant sans doute un nouveau chef-d'œuvre, dont malheureusement rien ne nous restera ; car M. Delavigne avait, dit-on, l'habitude de faire ses pièces tout entières en son cerveau avant d'en écrire le premier vers. Singulière puissance d'esprit, qui ne pouvait être ébranlée par les souffrances les plus aiguës ! *Don Juan d'Autriche*, cette comédie si vive et si gaie, fut composée au plus fort d'une maladie nerveuse, qui inspira à la famille du poète de mortelles inquiétudes.

M. Casimir Delavigne est mort à Lyon, dans la nuit du 11 au 12 décembre ; il se rendait à Montpellier, espérant trouver, sous le ciel du Midi, un adoucissement à ses continuels souffrances. Sa femme et son fils ont reçu son dernier soupir. — Les restes mortels du grand poète ont été ramenés à Paris pour y recevoir les derniers honneurs.

« Et maintenant, puisque déjà la postérité est commencée pour M. Delavigne, nous serons-t'il permis de joindre à cet éloge funèbre quelques mots de critique littéraire, pour essayer de marquer précisément la place qu'il occupe l'auteur des *Messénienes* et de *Louis XI* parmi les poètes contemporains, et de distinguer le rôle particulier qu'il fut appelé à remplir dans cette grande tourmente poétique, dans ce conflit violent des systèmes ennemis, dans ces antagonismes acharnés de la vieille et de la jeune poésie ? Un homme seul, de nos jours, fut assez heureux ou assez grand pour demeurer tout à fait neutre entre les deux partis rivaux, et se voir honoré à la fois par les romantiques et par les classiques. Ce poète, c'est Béranger.

M. Delavigne ambitionnait aussi cette neutralité glorieuse ; mais, pour y arriver, il prit une mauvaise route ; il se fit conciliateur. Or, Molère nous a appris que l'on ne gagne rien de bon à empêcher les gens de se battre. Les tentatives conciliatrices de M. Delavigne n'eurent donc d'autre effet que de lui rendre hostiles et l'un et l'autre camp.

« Un homme s'est rencontré en Allemagne assez fort, assez audacieux pour tenter cette synthèse littéraire et la réaliser en apparence. L'étonnant génie de Goethe, en des œuvres immortelles, enferma la pensée poétique des anciens et celle des modernes, et, à force d'art, il parvint à se créer cette langue prodigieuse qui s'inspire à la fois de Sophocle et de Shakspeare, de Virgile et de Dante. Mais, dans ce merveilleux travail, le poète s'allia son artiste. L'Allemagne elle-même appela tous ces chefs-d'œuvre des *statues*, et condamna son plus beau génie par le surnom qu'elle lui donna de *grand poète*. Ce que Goethe n'avait pu faire, eut-il osé à M. Delavigne de faire ? L'auteur de *Louis XI* devait-il essayer cette double synthèse, réserver sans doute un poète à venir de fonder en une poésie souveraine les deux genres inséparables opposés des classiques et des romantiques ? — La première qualité qui fut nécessaire pour opérer une semblable fusion, c'était évidemment un don presque divin d'invention, une double imagination de fond et de forme. Or, — ses audacieux essais mêmes en conviennent. — M. Delavigne ne fut rien moins qu'un inventeur. Au lieu d'inventer, de son propre chef, il se reposa volontiers de ce soin sur Shakspeare ou Byron, et se contentait de « se tailler un poupon dans

ces manteaux de rois. » Quant au style, l'auteur des *Messénienes* était essentiellement conservateur ; ses propres paroles en font foi : « Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regardai comme un *dépassement* cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. » (*Préface de Marino Falero*.)

M. Delavigne avait été élevé et nourri dans le classicisme le plus pur, le plus absolu, je veux dire le classicisme impérial. Il avait grandi dans l'admiration passionnée de Delille et de Ducis ; et à les regarder de près, les *Messénienes* ne sont-elles pas écrites dans la langue du *poème des Jardins*, comme les *Vépres Siciliennes* dans celle d'*Orphée et de son Lion* ? M. Delavigne, comme toute l'école impériale, fut d'abord et avant tout un homme d'esprit, un littérateur *bien élevé*, un versificateur *attique*, de ceux-là que choisissait de préférence le bonhomme Andrieux. — Que ces mots d'ailleurs n'aient pas été pris en mauvaise part. Pour peu que l'on soit familier avec l'esprit de notre littérature classique, on accordera que l'inspiration du bon ton et de la convenance a régné presque uniquement dans les vers et la prose de nos deux grands siècles. De la cette fleur d'urbanité, ce parfum d'exquise politesse qui rendent les lettres françaises claires à tous les cours européens. Tous nos écrivains classiques furent gens de bonne compagnie, et leur plus digne représentant, c'est le comte de Buffon, tantôt, pour écrire, ses manchettes de dentelle. — Or, ce fut là le mérite singulier de M. Delavigne, de demeurer le fidèle et dernier représentant de la convenance polie et discrète, en ces temps d'anomalies souvent monstrueuses et de licences, pour la plupart, impertinentes. Homme d'esprit à côté d'hommes passionnés, il conserva, dans son style comme dans ses créations, le respect constant de ces limites chaque jour violées. Peut-être pécha-t-il par défaut, mais non par excès ; et, en somme, le monument qu'il a élevé garde une rare dignité, qui ne sera pas son moindre titre aux yeux de l'avenir.

Cependant, on ne peut le nier, malgré cette éducation, cette seconde nature classique, qui désormais ne pouvait point se refaire, M. Delavigne, âme avidement ouverte à toutes les émotions du jour, à tous les sentiments généraux qui remuaient la France, ne demeura pas insensiblement étouffé comme qui s'élevait tout à coup, et gonflait les voiles des jeunes poètes. Assis dans son esquisse classique (Voyez l'épître à M. de Lamartine : « Sous nos deux pavillons nous voignons séparés. »), l'auteur des *Messénienes* osa livrer, aussi lui, sa voile au vent inconnu ; mais il ne se lasarda pas sur cette mer nouvelle assez loïn pour perdre de vue les rivages accoutumés.

« Il semble que M. Delavigne, au lieu d'adopter par sympathie les nouveautés littéraires, les ait comme telles à son corps défendant. Il y a dans ses innovations une telle timidité, une telle réserve, que le poète paraît faire un sacrifice à la mode du temps, prenant la carde romantique, mais restant au fond du camp fidèle à ses premiers maîtres. Regardez *Louis XI*, les *Enfants d'Edouard*, *Marino Falero* ; l'auteur classique est à demi romantique, mais le fond demeure classique ; le style s'enrichit de quelques couleurs nouvelles, mais il est toujours tissé sur la trame élégante et quelque peu lâche de Delille et de Ducis. M. Planche distait, trop sévèrement sans doute, mais avec quelque justice : « On prétend que M. Delavigne a travaillé à son *Louis XI* quatorze ans. Je ne m'étonne pas que sa tragédie réfléchisse toutes les révolutions qui se sont accomplies au sein de la poésie dramatique, qu'il y ait dans son poème un peu de tout, une imitation de toutes les manières.... M. Delavigne n'est ni de ce siècle, ni du siècle passé, ni du siècle présent. Je défie le plus habile de surprendre une parenté, si lointaine qu'elle soit, entre M. Delavigne et les choses ou les hommes de ce temps-ci. Les *Enfants d'Edouard* n'ont semble une gazouille d'emprunt à toutes les oreilles, à tous les systèmes, ce qu'ils ont d'inoffensif et de supérieur. »

« Il faut bien, en effet, le reconnaître : n'ayant pas le don d'initiative, qui eût été nécessaire pour jouer ce grand rôle de médiateur entre les deux écoles, et subissant, par conséquence, toutes les innovations modernes, M. Delavigne ne put atteindre le but sublime qu'il se proposait, c'est-à-dire de fonder, par la réunion et la fusion pacifique des principes ennemis, cette grande école littéraire qui semble être promise aux destinées futures de notre pays. Et il arriva, chose étrange, qu'au lieu de prendre les devants, l'auteur de *Louis XI* retarda plutôt. Sa poésie mystique, son inspiration mêlée et confuse, pour ainsi dire, semblent en effet former comme une sorte de transition entre l'école impériale, qui se mourait, et l'école romantique, qui naissait pour lui succéder. Si donc M. Delavigne était apparu aux derniers jours du dix-huitième siècle, avant les *Vépres* et les *Martyrs*, il eût tenu à cette époque une place éminente, joué un rôle salutaire, rempli une mission féconde. Mais, poète transitoire, alors que MM. Lamartine et Hugo avaient défilé déjà le grand mouvement poétique, il lui fut seulement réservé d'imiter la masse, toujours retardataire, aux nouvelles idées qui triomphaient déjà dans les régions plus hautes. De là, sans doute, les grands succès populaires de M. Delavigne ; et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces durs paroles de M. Planche : « L'esprit, l'imagination et le style de M. Delavigne sont à la taille du plus grand homme. »

« Insuffisant nous n'avons approuvé que la valeur relative, pour ainsi dire, de M. Delavigne ; et nous fallâmes bien payer le poète au vis-à-vis de ses contemporains, puisqu'il avait prétendu lui-même servir de lien entre les partis opposés de son temps. — Si, maintenant, nous considérons absolument les œuvres de M. Delavigne, nous n'osons plus répéter les éloges les plus flatteurs que chacun a déjà données au talent ingénieux, à l'esprit élégant, au style toujours pur et choisi de l'auteur des *Messénienes*. Mais nous voudrions surtout cette conscience poétique, cette honnêteté littéraire, qui ne se rencontrent plus de nos jours, et qui respirent dans toutes les œuvres de M. Delavigne. Jamais il ne fit telle de sa muse, jamais il ne

(1) Epître à M. de Lamartine.

(2) Biographie de M. Casimir Delavigne, par un homme de bien, page 21.

trépa dans ces basses pratiques, familières à nos écrivains les plus en renom; jamais enfin le poète ne cessa d'être un honnête homme. Aussi son nom conservait-il auprès du public tout son premier crédit, et ses plus minces productions étaient accueillies avec l'estime respectueuse que l'on devait à l'auteur. M. Delavigne, d'ailleurs, trouva sa probité littéraire la récompense qu'elle méritait; il fut presque le seul de nos auteurs fameux qui ne vit point dérocher, avant l'âge, son talent et son génie; jusqu'au dernier moment, il se préserva de la houle des œuvres indignes, et jamais peut-être ne s'est-il élevé plus haut, comme écrivain, que dans sa comédie de la Popularité, composée si longtemps après ses premiers chefs-d'œuvre.

Donnons donc un nouveau regret à cet homme éminent, si tôt enlevé aux lettres et à la patrie. Personne, hélas! parmi la génération nouvelle, ne se levant pour remplacer celui qui s'éteignait, la mort de chaque grand poète doit sembler deux fois douloureuse, et par la perte d'un beau génie, et par le vide qu'elle laisse après elle, et qui ne sera point comblé.

Les obscures de M. Casimir Delavigne ont un lieu mérité, 21 décembre. Toutes les classes de la société avaient écrits sur elle à cette triste solennité; on évaluait à plus de six mille le nombre des assistants. Les notabilités littéraires, artistiques et politiques s'étaient particulièrement empressées de venir rendre ce dernier devoir à l'illustre poète.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, et par MM. Germain et Fortuné Delavigne.

L'Académie Française, la commission des auteurs dramatiques et la Comédie-Française, assistaient en corps aux obsèques.—Le roi et le duc de Nemours avaient envoyé leurs voitures.

Des discours ont été prononcés sur la tombe de M. Delavigne par MM. Montalivet, Victor Hugo, Frédéric Soulié, Tissot, ancien professeur de M. Delavigne, Sanson et Léonard Chodsko : celui-ci parlait au nom de la nation polonaise.

Une souscription va, dit-on, être ouverte pour élever un monument au grand poète que la France a perdu. Les théâtres, et d'abord la Comédie-Française, contribueraient par des représentations à cette œuvre nationale.



Ces derniers jours ont été attristés par plus d'une mort; je ne parle pas des morts vulgaires; celles-là suivent leurs cours habituels et s'accomplissent sans bruit. Je veux parler des morts qui emportent un homme d'esprit ou de talent, entraînant tout à coup celui-ci au milieu d'un bon mot, entraînant dans la méditation d'une œuvre importante, et obtenant dans le journal du lendemain les honneurs de l'article nécrologique. Ainsi nous avons à regretter Casimir Delavigne, mort illustre! Presqu'en même temps que le noble poète, un autre homme mourait, qui n'était qu'un homme intelligent, d'humeur originale et plaisante; mais il avait posé si loin la singularité et la verde folle, qu'il était arrivé par là à une véritable célébrité, du moins dans le monde où il vivait et dans le cercle de ses nombreux amis. — Casimir Delavigne a droit à une place à part, à un hommage sérieux, complet, à l'abri de tout voisinage et tout mélange; cette place particulière, l'Illustration l'a réservée au poète. — Quant à Wallis, l'autre mort, ce n'est pas un de ces héros enfants de la Muse, un de ces bardes inspirés dont on n'approche qu'avec respect et qui demandent un sanctuaire; on peut donc placer ici Wallis sans façon, et lui faire un simple signe d'adieu. Certes, l'ombre de ce gros, intéressant et joyeux philosophe ne se fâchera point d'être ainsi traitée sans plus de cérémonie; il n'est pas possible que Wallis soit sans écho sur le terrain après sa mort que de son vivant; Wallis était certainement l'universaire le plus déclaré de toute paque et de toute étiquette.

Tant qu'il vivait, il fut avocat. Bien seul aujourd'hui sait ce que Wallis est maintenant! Mais ce n'était pas un de ces avocats jaunes, rudes, enquis, amargés par les vieux rêves et le Digeste; il avait la pensée rude, les yeux doux et fleuris, la lèvres pleines d'appétit, l'œil au champagne. Comme, après tout, les dieux et les rois sont soumis à de rudes épreuves dans la succession des révolutions et des métamorphoses religieuses et politiques, on aurait pu croire, à voir notre Wallis, que c'était le dieu Baruch ou le ton de Cocagne de la charte du paganisme ou l'établissement du système représentatif avaient obligé de se réfugier sans la toge, et de se faire inscrire au tableau des avocats près la Cour royale de Paris.

Il était de la philosophie épicurienne de feu Etienne Bèquet, le prédécesseur de M. Jules Janin au Journal des Débats, et pratiquait la religion de maître Adam :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos carreaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes toitures.

Wallis plaidait souvent. On écoutait avec plaisir sa parole vive, spirituelle, fine... et fréquemment trempée de chabertin et d'ai, *generosa plena Baccho*, suivant l'expression d'Horace. Comme orateur, Wallis se couronna de paupres encore plus que de lauriers.

Tous ses confrères l'aimaient. — la tendresse est rare entre avocats, — ils l'aimaient pour sa douceur, la facilité de ses mœurs, sa gaieté, ses saillies, pour les mots piquants et cotiniques qu'il semait à pleines mains avec une verve insaisissable. Les graves présidents eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de tempérer leur rigidité d'un sourire, en voyant Wallis prendre place à la barre. — Wallis fut un des fondateurs de la Gazette des Tribunaux; il excellait dans le complet rendu pathétique ou burlesque; le drame, la comédie, le parade judiciaire avaient en lui un historiographe pittoresque qu'on remplacerait difficilement.

Il a fini par une attaque d'apoplexie, — comme il devait finir. — La veille, il s'adressait encore amplement et plaidait pour une pauvre femme dont il obtenait l'acquiescement. C'était mourir à peu près comme il avait vécu, entre un verre et une Cour d'assises. Du reste, Wallis ne regrette pas la vie, on peut en être sûr. Il était d'avance trop bien préparé à toutes les fortunes; et puis, le siècle commençait à lui sembler assez malsade.

Aimant la vie et les comptois,
Nos pères étatsai gens et frans.

On change de tout le monde,
Nos jeunes gens ont tant blâmer
Sont jousés comme un corbillard.

Amis, voilà, on est bien là,
C'est cela qui m'enchante!

« Tous ces gens-là sont insipides, disait-il deux jours avant sa fin; il est temps que j'aie un peu m'égarer chez les morts! » — O Wallis! peut-être nous dire si en effet l'autre monde est plus gai que celui-ci?

Paris n'est pas encore remis de la surprise mêlée d'effroi que lui a causée l'assassinat de la malheureuse veuve Sénépart. Jamais l'Amblin-Comique, dont le mari de cette pauvre vieille femme a été longtemps directeur, n'a offert, dans ses plus noirs mélodrames, un crime plus singulièrement horrible que ce crime comique et non plus sanglant. On sait que l'assassin se nomme Ducros; il est âgé de vingt et un ans, et appartient à une honorable famille de Toulouse. Ducros était venu perfectionner à Paris ses études de pharmacie, disent les journaux. Quel perfectionnement! Trois jours après son arrivée il étranglait madame veuve Sénépart et la volait. Ducros a la voix douce, les sourires doux, le regard doux. On peut dire, — qu'on me pardonne cet horrible assemblage de mots, — qu'il assassinait son monde avec politesse. Au moment où il sortait d'étrangler sa victime, tandis qu'elle était palpitante et râlant encore, quelqu'un le vit, le chapeta à la main, s'inclinant sur le seuil de la porte, dans l'attitude d'un homme qui se défend contre un excès de prévenance : « Non, madame, disait-il, ne vous dérangez pas; rentrez chez vous, je viens en supplie; je ne souffrirai pas que vous me reconduisiez plus loin. » Il parlait ainsi pour donner le change et faire attester au besoin, si on l'accusait, qu'il n'instait où il avait quitté la veuve Sénépart, elle vivait encore, puisqu'elle était à toute force le reconduire jusque sur le palier.

On a raconté comiquement, après le meurtre, il était allé chez M. Sénépart fils, auquel il était particulièrement recommandé par d'honorables habitants de Toulouse, et comment il se rendait chez une nièce de sa victime au moment où il fut reconnu et arrêté; mais voici un fait qui n'a pas été publié. Deux jours avant le crime, M. Sénépart fils, voulant faire honneur à ces lettres de recommandation, invita Ducros à dîner. Ducros vint; on dîna bien et gaiement; l'homme qui devait bientôt étrangler la mère reçut de la main confiante du fils le vin et le pain de l'hospitalité. Le dîner fini, M. Sénépart s'excusa, pour raison d'affaires, d'être obligé de sortir : « Eh bien, dit Ducros, je finirai la soirée avec madame. » — M. Sénépart, récemment marié, l'habitait pas avec sa mère. — D'abord il fut sur le point de céder à la proposition de Ducros; puis, toute réflexion faite, il lui comprénda à son hôte qu'il ne serait pas convenable de sa part de rester toute une soirée seul avec une jeune femme qui le voyait et le recevait pour la première fois. Cette insinuation parut vivement contrarier Ducros. Il se retira cependant en disant : « J'irai au spectacle! » Il alla en effet au théâtre des Variétés, où il se divertit beaucoup à voir Bouffé et le *Gamin de Paris*. La jeune dame Sénépart courtoise avec l'homme de bien, l'insistance que mit Ducros à vouloir rester près d'elle, d'insister sur l'absence de M. Sénépart, l'horrifique catastrophe qui suivit l'absence de M. Sénépart, certains regards d'impatience, certains regards rapides et moqueurs, qui n'avaient alors aucun sens pour madame Sénépart, et qu'elle explique aujourd'hui, peuvent faire soupçonner que Ducros avait tenté ce soir-là contre la bru le crime qu'il accomploit le lendemain sur la belle-mère.

On annonce l'arrivée à Paris de l'ex-régent Espartaco. L'ordre est arrivé de lui priver d'un appartement à l'Hôtel Meurice. Espartaco s'en va à Londres; le spleen le gagne; ses nobles cœurs lui ont conseillé Paris. Il faut donc compter sur Espartaco, et le mettre au nombre des comités de ce pays. Mais qu'il s'y attende; quand on l'aura vu une fois manger un bifteck au Café de Paris, prendre sa demi-tasse chez Tortoni, et jurer sa parthe de bien avec le Cercle des étrangers, tout sera dit, personne ne le regardera plus. Zurlano durera un

peu plus longtemps; mais Zurlano ne viendra pas; il s'est fait définitivement ermite, et habite, suivant les correspondances de Madrid, un petit village des environs de Valence, où il a ouvert un débit de cigaretes. *O vantas vantas!*

Quelle chose fait plus de bruit que la prochaine arrivée d'Espartero. Ce quelque chose vaut bien la peine en effet qu'on s'en occupe. — Ah! d'année, dites-nous ce quelque chose? — M. Berryer va convoier en secondes nocces. Si nous nous marions, vous, moi ou moi vous, l'affaire ne ferait pas le moindre bruit; à peine si le heuleu de la paroisse s'en douterait. Mais M. Berryer, diable! prenons garde; toutes les cloches de la vieille monarchie vont carillonner. M. Berryer était venu depuis à peu près un an. Veuf, il épouse une veuve, madame de Sommariva. Feu M. de Sommariva était, comme on sait, un grand amateur des beaux-arts; sa galerie de tableaux et de sculpture passait pour une des plus riches qu'un simple particulier eût jamais possédées. Elle a été vendue publiquement après sa mort. Quoi qu'il en soit, M. Berryer, en prenant possession de l'Hôtel de Sommariva, y trouvera bien encore quelque statue de Démétrios ou de Cécron pour lui tenir compagnie.

Puisque nous voici à parler de statues, parlons de la statue qu'il est question d'élever à Rossini dans le foyer de l'Opéra. Nous ne sommes pas pour les statues qu'on dresse aux gens de leur vivant; c'est leur donner de l'encensoir dans le nez; cela fait mal. Et n'est pas que nous contestions la gloire de Rossini ni son génie; si quelqu'un a droit à la statue lyrique, c'est lui assurément; il y a droit au même titre que Gluck et Mozart. Mais si nous rendons cet honneur à l'auteur de *Guillemette-Tell* et du *Barbier*, gare! nous sommes perdus! Les statues vont nous écraser; chaque croque-note vaudra avoir sa statue. Vous savez de quels effrayants monus-propres sont doués les petits hommes de ce temps-ci! Il n'y en a pas un qui ne se croie l'égal d'un colosse. Allons! vite, sculpteur, taille-moi en marbre, colle-moi en bronze, je veux avoir ma statue! Rossini a bien la sienne! Et en effet, les voici déjà qui s'écroulent; depuis que le bruit est répandu qu'un comité d'artistes s'est formé pour aviser au moyen de mettre Rossini en statue, ils se récrient et réclament le dernier numéro de la Gazette musicale leur sort d'interprète. Une statue à Rossini, si donc! nous vous trompez! Il n'y a dans le monde que moi qui mérite une statue. Oubliez-vous donc mes barcarolles, dit celui-ci; et mes nocturnes, ajoutez cet autre; et mes chansonnettes, s'écrie l'un, et mes petites opéras-comiques, o fulmine l'autre. Si bien, au train dont vont les choses, que Rossini court risque de ne pas avoir sa statue; mais, en revanche, nous nourrissons bien voir sur le piédestal M. de Plouton ou M. Plébi.

Mademoiselle Plessis vient de se hasarder avec succès dans le rôle d'Elmire de *Tartuffe*. Ce rôle était un de ceux que mademoiselle Mars aimait et qu'elle jouait souvent; ce n'est pas, qu'il soit brillant, mais il est correct, sage, modéré, d'un grand goût; il faut un art exquis pour y réussir et lui conserver sa décence spirituelle et son aimable honnêteté. Mademoiselle Mars y excellait; mademoiselle Plessis n'a pas été mademoiselle Mars, mais elle s'est mise en route pour y arriver. Quelle charmante Elmire, d'ailleurs! quels yeux! quelle jeunesse épanouie! que monsieur Tartuffe est bien là! en pleine tentation! On remarque cependant, non sans quelque regret, que mademoiselle Plessis, depuis quelque temps, tombe dans le sérieux. L'autre jour, elle était quinquiesse dans l'Érce, de M. Gozlan; le lendemain, chaudière dans la *Tartuffe*, de M. Scizac et la voici la sage et prudente Elmire. C'est un bien grave office pour votre belle jeunesse, mademoiselle, et vous commencez de bonne heure à entrer en sagesse. Quel grand mal, si vous étiez l'épouse un peu plus longtemps; Elmire vient toujours assez tôt, et qu'on ne se fâche pas de faire pour être chaudière, et qu'on ne se fâche pas de faire pour être chaudière!

Dans vingt ans, soit, on vous le passera! Mais nous avons quitté tout à l'heure Rossini un peu brusquement; voici une anecdote qui nous ramène à lui; il en est resté le héros. La scène se passe à Paris, pendant la dernière visite que l'illustre maestro a bien voulu faire à la moderne Baly-bone. Rossini vient de recevoir chez lui un de nos pianistes les plus excentriques et les plus échevelés; c'est Volz-voles, que je vous jure quelque chose de ça façon? « dit notre homme. Rossini se fit en défendre; il a divorcé avec la musique, et ne veut plus entendre une note. Mais le pianiste insiste; le pianiste est tenace de sa nature, le pianiste échevelé surtout; et il s'installe donc, et fait courir ses doigts sur les touches sonores, ça et là, avec une fureur à lous crins. Après une demi-heure d'ouragane, il se lève pâle et inondé de sueur : « Eh bien! dit-il à Rossini, comment trouvez-vous cela? » Le maestro garde le silence; « Comment trouvez-vous cela? » mio carissimo! répète le pianiste avec insistance et d'un air triomphant. — Je trouve, répond Rossini avec sa raillière bonhomie, je trouve cela étouffant, vous êtes plus fort que Dieu; Dieu avait fait le monde, vous venez de faire le chaos; il est question de mettre un impôt sur les voitures de luxe et sur les chiens, à l'imitation de l'Angleterre; cela fera aboyer beaucoup de gens, les portières surtout et les vieilles filles.

M. Alexandre Dumas continue son commerce; il vient de présenter au Théâtre-Français une nouvelle comédie en cinq actes et en prose, *Une Conspiration sous Louis XV*, le tout sans préjudice d'une autre comédie en cinq actes, regnie au même théâtre, et d'un drame non moins en cinq actes, *Lord Dunblair*, que l'Odéon annonce pour la semaine prochaine. M. Dumas a des drames et des comédies plus ou moins; il ne tire pas son mouchoir ou sa tabatière sans en faire tomber deux ou trois à chaque pas; les passants marchent dessus.

Le sultan a fait mander en France un professeur de langue française et de géographie. Un des élèves les plus distingués de l'École Normale vient de partir pour donner des leçons à St-Marc turque. O d'ombres de Soliman et de Sémir, qu'allez-vous dire? Avant un an peut-être votre histoire sera toutamment vaine. *Le Contrat social* et les *Lettres persanes*. Par Mahomet! où allons-nous?

Théâtres.

Tibère, tragédie de MARIE-JOSEPH CHÉNIER (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Le Vengeur* (CIRQUE-OLYMPIQUE).

Proscrit par la censure impériale, le *Tibère* de Chénier était depuis vingt ans réfugié dans les œuvres du poète. L'interdit euhu vient d'être levé, et *Tibère* a pris possession de la scène. Toutes ces énergiques beautés que la tragédie recèle, beautés jusqu'ici réservées seulement à la curiosité du lecteur, le parterre vient de les reconnaître à la lueur de la rampe, et de les saluer de ses bravos. Le succès public a confirmé le succès de la lecture solitaire.



(Portrait de Marie-Joseph Chénier.)

Comme le titre l'indique, le sujet de l'ouvrage de Chénier est la peinture du caractère de Tibère. Le poète prend le terrible et tortueux empereur au moment de la mort de Germanicus, son fils adoptif; toute cette héroïque et fatale histoire de Germanicus a été tracée, on le sait, par la main de Tacite en traits impérissables. L'étude de Chénier n'est

pas indigne de cette vigoureuse peinture de l'historien. Tibère a empoisonné Germanicus par la main de Pison, ou du moins, suivant Chénier, Pison a connu les préparatifs du crime et ne l'a point empêché. Maintenant tout est dit: Germanicus est mort; il ne reste plus que la fière douleur d'Agrippine, sa veuve, et le remords tardif de Pison. Tous deux viennent à Rome, et arrivent en même temps, Agrippine portant dans son sein les cendres de son époux, comme dit Tacite. Agrippine vient punir Pison; de son côté, Pison est déterminé à se défendre; il compte d'ailleurs sur l'appui de Tibère, son secret complice.

Telle est donc la position de Tibère: il faut qu'il feigne de pleurer Germanicus avec Agrippine, et de s'associer à sa vengeance, cependant qu'il ménage Pison, dont il craint les révélations et le désespoir. La tragédie s'engage sur cette situation à double face. C'est un jeu de bascule perpétuelle que joue Tibère; de l'exposition au dénoûment, s'efforçant de pleurer Germanicus d'un oeil, si on peut se servir d'une expression si bourgeoise en un sujet si terrible, et de l'autre oeil désignant à Séjan Agrippine et Pison, qui le gênent tous deux, et dont il veut se débarrasser en même temps.

Le mensonge, la ruse, l'hypocrisie, toute l'habileté tor-



(Théâtre-Français. — *Tibère*, acte II, scène II. Agrippine, accompagnée de ses enfants, accuse Pison dans le sénat en présence de Tibère.)

teuse et souveraine de l'âme de Tibère est mise en œuvre dans cette lutte difficile: tantôt il flatte la douleur d'Agrippine, tantôt il ménage Pison; une autre fois il cherche à corrompre, par la séduction du pouvoir, Cnécus, le fils de Pison, le jeune Cnécus, qui a conservé la vertu des vieux Romains dans ce temps de bassesses et de vices.

Mais Tibère a beau faire, Agrippine et Pison finissent par

lire dans la nuit de son âme: l'une y découvre la fausseté de sa pitié menteuse; l'autre, le secret de l'abandon que le tyran fait de lui et de la ruine qu'il lui prépare. Le ressentiment et le remords élèvent alors le coupable Pison jusqu'au courage d'une expiation publique: il déclarera son crime en plein sénat, à la face de Rome, et il nommera son complice, c'est-à-dire Tibère lui-même, voilà ce qu'il annonce au tyran,



(Cirque-Olympique. — Dernière scène du *Vengeur*: le navire disparaît sous les flots.)

voilà ce qu'il promet à son fils Cnécus; mais Tibère a dit un mot à Séjan, et ce mot suffit. Tandis que le sénat et Tibère, et Cnécus, et Agrippine sont en présence, attendant Pison, Séjan vient dire que Pison s'est donné une mort volontaire; une mort volontaire annoncée par Séjan! vous sentez ce que cela veut dire; on devine que Tibère a passé par là. Il ne reste à Cnécus que le poignard de son père, et il s'en sert pour échapper à la tyrannie.

Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Cette tragédie est d'un ton constamment énergique et grave; la pensée a de la force, le style une concision et une fermeté peu communes. On a remarqué surtout quatre belles scènes: l'arrivée d'Agrippine, suivie de ses deux fils et présentant au sénat l'urne de Germanicus en demandant vengeance, l'entrevue de Tibère et de Pison, où Pison déclare

qu'il est résolu à dévoiler le terrible secret qui le lie; l'aveu qu'il fait de son crime à son fils Cnécus, et enfin le dénoûment de la tragédie, où Cnécus, frappant Tibère d'anathème, se poignarde.

Liger s'est fait remarquer dans le rôle de Tibère par des études habiles et tout à fait dans le caractère du personnage; mademoiselle Araldi, malgré son inexpérience, Guyon, malgré ses cris, et Geoffroy méritent bien aussi quelques éloges.

— Le nom de Marie-Joseph Clérier est sorti honoré et glorieux de l'épreuve.

Tout le monde connaît le dévouement héroïque du *Vengeur*; c'est un des plus beaux faits de nos annales maritimes. Le glorieux événement s'accomplit le 28 mai 1794. Le *Vengeur*, séparé de la flotte commandée par Villaret-Joyeuse, qui soutenait contre les Anglais un combat terrible; le *Vengeur*, environné de forces supérieures, desmâché, criblé de boulets, faisant eau de toutes parts, après avoir repoussé deux fois l'abordage; le *Vengeur* refuse de se rendre; et quand l'heure est venue, quand les canons, arrivés à fleur d'eau, sont près de disparaître, le *Vengeur* lance aux Anglais une dernière et terrible bordée; puis, tandis que l'équipage crie: *Vive la France! vive la République!* le vaisseau disparaît lentement dans les flots avec ses combattants héroïques.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élevé en perissant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri: *Vive la Liberté!*

Telle est la sublime action que le Cirque-Olympique vient de mettre en scène avec la conscience patriotique et l'étonnante vérité qui caractérisent les représentations de ce théâtre militaire.

La mer vue par un clair de lune, la lutte acharnée et la disparition du *Vengeur* sont deux tableaux d'une grande beauté. Cela émeut, cela domine le frisson, et l'imitation est si heureuse que, les nuages de poudre et les bordées de canon aidant, on pourrait croire qu'on a vraiment affaire à un Océan furieux.

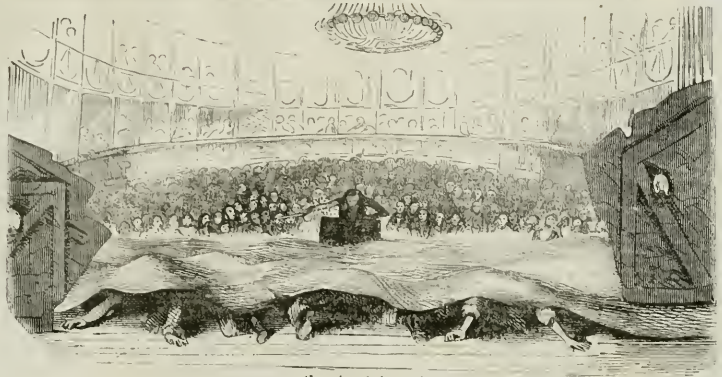
Il ne faudrait pas trop s'y fier cependant; cet Océan est un Océan pour rire, et puisque le jour de l'an approche, nous allons livrer à nos lecteurs, en guise d'étranges, le secret de cette mer ou tranquille ou furieuse.

Pour avoir une mer, au Cirque-Olympique, à l'Opéra ou ailleurs, vous prenez d'abord une vaste toile; sous cette toile vous jetez une douzaine de figurants mâles ou femelles, le sexe n'y fait rien, la mer n'y regarde pas de si près. Cela fait, vous avez votre Océan au grand complet. Desirez-vous une mer orageuse? Le chef d'orchestre se démeut comme un diable et agite son archet en guise de trident; la musique aussitôt imite le mugissement des flots. A ce signal, nos figurants se mettent à l'œuvre; l'un se lève, l'autre se baisse; la toile suit le mouvement onduleux, et figure ainsi, par cette oscillation de haut en bas, un roulis parfait et une tempête de première qualité.

Etes-vous las des orages? Vous plait-il de glisser tranquillement sur une onde tranquille? Le chef d'orchestre s'incline, baisse la tête comme un Neptune vaincu, les violons jouent en *decrescendo* et les flots obéissants se jettent à plat ventre...

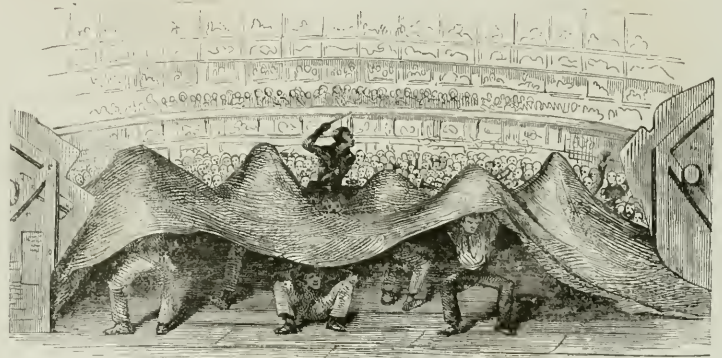
Eh! vogne ma nacelle!
Doux zéphyr, sois-tuoi fidèle!
Nous toucherons au port!

Le métier de flot est rude; aussi les traite-t-on en conséquence: dans les temps calmes, chaque flot reçoit cinquante centimes par tête; si on leur demande une tempête, ils obtiennent une haute paie d'un franc. Je ne parle pas des petites vagues qui sont des enfants de coulisses... Ceux là ont pour appointements des coups de pied où vous savez bien; dans la canicule, l'état de flot est particulièrement insupportable, ils sont en nage. Un jour, M. Franconi surprit, au



(Le calme de la mer.)

milieu de la tempête, trois des plus gros flots qui buvaient le vin, monsieur, lui répondit le premier flot, nous n'avons pas de vin. Il leur en fit un reproche: «Qu'en voulez-vous de siot!»



(La mer agitée.)

THÉÂTRE ITALIEN.

Il Fantasma (le Fantôme), opéra en trois act s, musique de M. PERSIANI.

Cet ouvrage est la traduction, ou plutôt l'imitation d'un mélodrame de M. Méhseil, qui eut jadis un grand succès à

la Gaîté. Il était orné, à cette époque, de décorations fort belles, dont M. Daguerre, si je ne me trompe, était l'auteur. Il eut, pendant quelques mois, un grand retentissement; puis il quitta Paris, et fit son tour de France; puis il passa les monts. Une fois en Italie, il adopta, en mélodrame avisé qu'il était, le costume et les usages du pays; il se fit *libretto*, et les compositeurs lui firent fête; M. Carafa le revêtit, à Mi-



CIZAMPIN

(Théâtre Italien. — *Il Fantasma*)

lun, d'une belle partition pleine de charnantes motifs et de nobles harmonies. Qu'était-il devenu depuis lors? Le Figaro. Il s'était apparemment retiré du monde. M. Persiani l'a rencontré, je ne sais où, et vient de le réhabiliter à la dernière mode. M. Persiani et son fantôme, l'un portant l'autre, ont été fort bien accueillis par le public.

Ce fantôme habite le château de Scylla. Le lecteur sait trop bien sa géographie et sa mythologie pour que je lui dise où est Scylla. Mais Scylla a subi d'étonnantes transformations avec les années. Après n'avoir été bien longtemps qu'un aride rocher, une affreuse caverne, bantée par ce monstre bruyant et vorace dont les anciens nous ont laissé de si éloquentes descriptions, Scylla est devenu un château magnifique, orné de hautes murailles et de fossés profonds, et défendu par des doujons menaçants. A l'abri de ces remparts inexpugnables s'élevaient des bâtiments de la plus riche architecture, qui renfermaient des appartements splendides.

C'est là que notre fantôme a élu domicile. Pendant le jour, personne ne l'aperçoit; pendant la nuit, il erre à pas lents à travers les longs corridors et les vastes cours du château, et sa promenade nocturne aboutit toujours au même point: à la porte de la chapelle. C'est là que le duc Ansaldo a été récemment assassiné. Les autres habitants du château ont conclu de là que le fantôme est l'ombre du défunt qui vient demander vengeance.

Qu'il demande-t-il vengeance? quel est son assassin? Là est la difficulté.

Le duc Ernest, frère du mort, prétend que c'est Adolphe; et Roger, l'époux du duc Ernest, assure qu'il en a la preuve, et qu'il est en mesure de l'attester. Je ne puis nier que les apparences ne soient, jusqu'à un certain point, de leur côté. Adolphe aimait Hermine, la fille du duc Ansaldo. Il l'a demandée en mariage; Ansaldo lui a répondu qu'il était un impertinent, et lui a même l'ordre de sortir immédiatement de sa présence; en langage vulgaire, il l'a mis à la porte. Est-il donc si invraisemblable qu'Adolphe se soit vengé de cet affront? Une circonstance grave dépose d'ailleurs contre lui: le duc, quand on l'a trouvé, avait le corps traversé par une grande épée, que tout le monde a reconnu pour celle du jeune chevalier. On l'a cherché; il avait disparu. D'une certaine voix, il a été déclaré coupable, et l'on a mis sa tête à prix. Malleux à lui s'il reparait! On a affiché, dans toute l'étendue du domaine de Scylla, cette inscription menaçante, qui fait d'ailleurs beaucoup d'honneur au talent poétique des huissiers de la Calabre.

L'empio Adolfo, nevisor del duca Ansaldo
Se in Calabria si cela,
Morte a chi olti occura os il ribaldo,
Premio chi lo rivela.

En attendant, le duc Ernest ne néglige rien pour faire tourner à son profit les malheurs de sa famille. Hermine ne peut plus décentement songer à épouser l'assassin de son père. Pourquoi n'épouserait-elle pas son cousin Hermann? Par ce mariage, le feu passerait à la branche aînée à la branche cadette, ce qui serait pour lui, Ernest, une grande consolation. Hermine, après quelques larmes, s'y résigne. C'est une fille bien élevée, pleine de courage et de bons sentiments. Mais, à fortune ennemie! comme elle se dispose à marcher à l'autel, Adolphe paraît tout à coup, et lui rappelle sa promesse, en jurant ses grands dieux qu'il n'est point coupable, et que, si l'on s'obstine à l'accuser, il est prêt à purger sa conscience. On le saisit, on l'enchaîne, et il paraît bientôt devant le tribunal.

Le tribunal est assez étrangement composé, et d'ailleurs il suit une procédure qui ne serait du mise dans aucun pays civilisé. C'est le duc qui accuse, et c'est le duc qui condamne. Il lui en coûte pourtant de prononcer la sentence de mort. Il s'arrête, il hésite, il prend sa tête à deux mains, et, comme ses assesseurs lui demandent s'il a la migraine, il leur répond naïvement: *Lasciatemi in preda al mio terror*. Là-dessus, tous ensemble prennent la parole à la fois, et clabotent un bel adagio. Quand *Adagio* est fini, la terreur du duc se trouve dissipée, et il condamne Adolphe sans misericorde. Voilà un beau procédé, et d'invention toute neuve! Ne devrait-on pas en servir de temps en temps à l'endroit de messieurs les jurés, qui, lorsqu'on leur présente un fils qui a coupé son père en dix-sept morceaux, déclarent qu'il y a des circonstances atténuantes? Ce qui ne leur fut-on pas chanter préalablement un *adagio* pour calmer leurs appréhensions?

Voilà Adolphe bien près de sa fin, et c'est dommage, car Adolphe est un beau jeune homme, fort également bon, porteur d'une magnifique chevelure noire, et doté d'une des plus charnantes voix de ténor que l'on puisse entendre... Rassurez-vous, lecteur pitoyable; n'ayez aucune crainte, sensible lectrice; le ciel veille sur l'innocence, et Adolphe est innocent.

Le nuit vient, et le fantôme recommence sa promenade habituelle. Le voyez-vous, enveloppé d'un vaste manteau, qui glisse à pas silencieux derrière ces sveltes colonnes? Il s'approche; le voyez devant vous; le reconnaissez-vous à présent? O surprise! ce n'est point un mort, mais un vivant! ce n'est point Ansaldo, c'est Ernest, lui-même! Ernest est somnambule, et le mystère est pénétré. Il n'est pas seulement somnambule, il est somnolique. Il ouvre la bouche, et que dit-il? Il exprime éloquentement les remords qui le tourmentent, et l'horreur que ses crimes lui inspirent. C'est lui qui a tué son frère, et il décrit toutes les circonstances de l'attentat. Or, il n'est pas seul: sa sœur, son fils, Adolphe, et vingt autres témoins l'entourent et disent ses paroles. Que devient-il à son réveil? Il veut se poignarder, mais on retient son bras. « Arrête! tes remords t'ont assez puni. Prieons tous ensemble le Dieu tout-miséricordieux, puisse-t-il te pardonner, et rendre la paix à ton âme! »

Voilà ce qu'on lui chante en chœur, et le plus harmonieusement du monde. Après quoi chacun va se coucher, et les spectateurs en font autant.

Si cette histoire n'est pas très-amusante, elle est du moins très-morale, et c'est beaucoup. Et puis, comblez-vous pour la musique de M. Persiani et le chant de madame Persiani?

Il y a dans la partition des morceaux fort agréables: — une tarentelle, chantée en chœur par les prestans calabrais, qui a paru très-piquante; — un air à trois temps, où le compositeur a paru comme à plaisir des difficultés de vocalisation qui ont fait reculer tout autre compositeur que madame Persiani; — un morceau d'ensemble d'ailleurs, dont la forme n'a pas assez d'intérêt; — plusieurs duos qui renferment des phrases charmantes. On y trouve aussi quelques morceaux assez mal battus, je dois en convenir, et dont l'instrumentation pourrait être plus pleine et plus riche; on y trouve des cris, du bruit, et assez d'éclats de trombones et de coups de grosse caisse et de cymbales pour ébranler les tympanes les plus durs et les plus racornis. L'auteur enfin a voulu satisfaire tous les goûts, et il paraît avoir complètement réussi dans cette difficile entreprise. On l'a appelé deux fois sur la scène à la première représentation, et deux fois encore à la seconde. Il est prêt le plus complaisamment du monde à cette fantaisie du parterre. Et il va même, il a triomphé... Je ne jouerai pas le rôle de ces soldats romains qui suivaient le char du triomphateur en parodiant ses exploits et en clamant sa gloire, j'applaudis de mes deux mains à son succès, et je m'associe à son bonheur.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

(Suite et fin. — Voir page 216.)

Tout allait bien jusque-là; les deux amants se croyaient en couple de leurs vœux; mais le Ciel, qui se plaît à éponner les bons cours, leur réservait un chagrin bien amer. Ce lendemain, si beau dans leur espoir, devait être le plus triste jour de leur vie. — On se rappelle que le méchant Samuel n'était point rentré le soir dans la maison paternelle; tout le jour il avait fait la débauche, et, à la tombée de la nuit, il était allé errer dans la campagne, pour dissiper son ivresse. Il marcha ainsi à l'aventure, dans les ténèbres, jusqu'à ce que, ne pouvant plus se soutenir, il se laissa tomber sous le premier arbre venu, pour y cuver son vin. — Le sort voulut que cet arbre fût précisément le peuplier des deux rossignols. — Peu à peu Samuel, engourdi sur la terre, sentit la fraîcheur de la nuit dissiper les fumées de son ivresse. Déjà il commençait à reprendre sa raison, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête deux voix voisines qui achevèrent de l'éveiller: c'était la voix de Daniel et celle de sa sœur. Samuel dressa l'oreille, surprit le secret des deux amants, entendit chanter l'horloge, et ne perdit pas un mot du plan qui avait été concerté pour le lendemain. Sa colère était au comble de voir sa sœur aimer ce *nez-bleu*, cet esclave, comme il l'appela; mais la violence ne lui aurait servi de rien; il dissimula et content dans son cœur un noir projet, qui devait déjouer les heureuses espérances de Louise et de Daniel. Il rentra de bonne heure en compagnie d'un homme de mauvaise mine, et alla se renfermer avec lui dans sa chambre. Tous ses amis avaient été air-à, et personne ne prit garde à sa nouvelle connaissance.

Le soleil s'était levé radieux; Daniel en conçut un heureux présage; il donna un dernier coup d'œil à son horloge, en grassa les principaux ressorts, la monta avec soin, et la renferma précieusement dans son armoire; puis il descendit à la boutique. Son maître était déjà levé, debout sur le seuil de la porte, les deux mains dans ses goussets, il prenait le soleil du matin, et avait un air de bonne humeur qu'on ne lui avait pas vu depuis longtemps. Daniel se sentit tout heureux de cette bonne disposition du maître, et il lui demanda respectueusement des nouvelles de ses yeux. — Ce qui redoubla le contentement intérieur de l'horloger, en lui fournissant une occasion légitime de se plaindre; et, comme il était en train de causer, il se mit à s'étendre sur la condition commune des horlogers, dont la vie finit toujours par s'affaiblir, à la suite de leurs travaux imperturbables: « Menage ta vie, ne bête! ménage ta vie! Tu es bon ouvrier, tu pourras faire quelque chose, mais souviens-toi que les yeux ne sont pas de fer. » Ce disant, le maître tendit familièrement l'apprenti par un des boutons de sa veste. Faveur inouïe! Louise remercia Dieu d'avoir amoitié le cœur de son père.

Quand onze heures furent sonnées, le maître monta dans sa chambre, comme il était accoutumé de faire tous les jours à la même heure. La plus grande joie du vieil horloger, depuis qu'il ne pouvait plus travailler, était de monter lui-même toutes les horloges de sa maison, et d'en régler le mouvement à une seconde près; il avait dans sa chambre à coucher une collection d'horloges de France, qu'il soignait particulièrement et chérissait plus que ses propres enfants. A l'entendre, lorsque ces horloges arrivaient de France, elles étaient toutes détraquées, et il n'était venu les vendre en cet état qu'aux ennemis de l'Union; mais, depuis qu'il les surveillait, leur mouvement était devenu régulier et constant, à faire envier au soleil. « Or, disait-il, quel est le véritable artiste, de celui qui construit soigneusement une machine, ou de celui qui règle les fonctions de cette machine et en corrige les rognages disciplinaires? » Tous les jours donc il passait une heure entière à voir marcher d'un pas harmonieux et cadencé ces nombreuses horloges; et, quand elles sonnaient l'heure toutes à la fois, il les comparait à un régiment de soldats qui portent arme tous du même coup, et comme un seul homme. Il ne manquait jamais l'heure de midi, qui lui faisait savoir douze fois son triomphe.

Dès qu'il fut monté, Daniel, plein de confiance, alla en toute hâte chercher son horloge; il eut quelque peine à ouvrir l'armoire où il l'avait renfermée; la clef bouillonnait difficilement dans la serrure; mais il n'avait pas le temps d'y prendre garde. Il saisit sa précieuse machine et descendit les escaliers quatre à quatre. Arrivé devant la porte du maître, il leva le loquet sans hésitation et entra. — Onze heures et demie allaient sonner aux horloges françaises. Saunders, qui tremblait déjà d'être surpris, fit signe brusquement à l'apprenti de s'arrêter et de se tenir sur. Daniel demeura sur le seuil; les horloges sonnèrent la demie et demie et un seul son. Un soupir superbe éclaircit la physionomie du vieux scudeller. Tout à coup, plus de trois secondes après les autres, se fit hautement entendre une demi-heure retardataire. L'horloger pâlit, et tout furieux: « C'est le Turc! s'écria-t-il; encore le Turc, toujours le Turc! L'imbecille! le lutor! je le reconnais bien! » Et il montra le poing à une belle horloge de passe, surmontée d'un magnifique Turc en or. La colère de Saunders était effroyable, et se regardant en miroir: « Dire que je le rarrange tous les jours, ce grand de Turc! ou, tous les jours, ce chien d'indolite! Quel est donc l'une de Français qui a pu fabriquer une aussi ignoble patraque?... Va, appelle cela de l'horlogerie, de l'autre côté de l'eau?... Bis, bélette, je te vendrai au rabais, si tu continues... toujours en retard! » Et se tournant vers Daniel, qui l'écoutait la bouche bête: « Que me veux-tu, imbécille! que tiens-tu là sottisement entre les mains? » Daniel tremblait de tout son corps, comme s'il eût été lui-même le coupable Turc pris en flagrant retard; et il eût bien voulu se sauver, vuant le beau temps et la bonne humeur du matin ainsi tournées en orage et en enfer; mais il n'était plus temps de songer à la retraite. « Voyons, parlez-moi, bon! » s'écria le patron d'une voix de tonnerre. Daniel jugea que l'heure des résolutions extrêmes était arrivée; et, appelant Dieu à son aide, il dit d'une voix à peu près assurée: « Maître, j'ai à vous parler de choses graves; et Saunders ouvrit de grands yeux, et regarda Daniel de la tête aux pieds. « Je suis bon ouvrier, reprit Daniel, sans se déconcerter de ce terrible regard; c'est vous qui me l'avez dit ce matin; et me voici en âge de m'établir. — Tu n'as pas le sou, interrompit le maître. — C'est vrai; mais je suis travailleur, et je travaillerai. Eh bien! va-t'en aux diables! établis-toi où tu voudras, le monde est grand; mais je te prévins que je ne t'avancerais pas un demi-schelling. — Maître, je n'ai point envie de vous quitter. — Ouais! que veux-tu dire? — Maître... j'aime votre fille, et votre fille m'aime. » Saunders, pâle de colère, saisit une chaise; mais déjà Daniel, déposant son horloge sur la table, avait saisi le bras du vieillard d'une façon énergique, qui ne souffrait point la résistance. « Economisez-moi, M. Saunders; vous êtes le maître, et moi l'ouvrier; mais je suis un homme honnête, et vous n'avez pas le droit de me maltraiter. Je ne viens point, comme un vagabond sans sou ni maille, vous demander la main de votre fille; j'apporte ma dot; la voici; et il montra son horloge. — Ce cocoon? fit tranquillement l'horloger. — Ce n'est point un cocoon, mais un rossignol; un rossignol qui chante, et mieux encore que celle de l'étranger que vous appelez un rossier. Midi va sonner, vous entendrez ma musique; après cela, vous déciderez. » Daniel lâcha le bras de son patron, et vint tout pâle s'asseoir auprès de son horloge. Saunders croyait rêver.

Cependant, Samuel Saunders descendait à la boutique, et reconduisit jusqu'à la porte son vilain compagnon; une mauvaise joie était peinte sur sa figure, et son rire saccadé n'annonçait rien de bon. Louise se trouvait seule alors dans la boutique, et baissait les yeux pour ne point rencontrer les regards méchants de son frère. Samuel ricana quelque temps, debout devant elle, puis il la prit rudement par la main: « Viens là-haut, lui dit-il; midi va sonner; » et il la traîna de force jusqu'à la chambre de leur père.

À la vue de Samuel qui riait, et de la pauvre Louise toute tremblante, Daniel sentit un froid mortel pénétrer dans son cœur. « Ah! le voilà, bonne fille! » s'écria le vieux Saunders d'un air menaçant. Daniel se mit entre Louise et son père, et sa figure était si déterminée que le vieillard recula. Samuel s'était assis dans un coin de la chambre, riant méchamment dans sa barbe rousse, et sifflottait suivant sa coutume.

« Midi! » s'écria Daniel. Les horloges de France frappèrent leur premier coup. « Elle est un retard la machine, » dit froidement le vieil horloger. Il n'avait pas fini ces mots, qu'un bruit rauque se fit entendre, comme si l'on eût tourné une vieille crécelle, on fit entendre une corde sur une pebble rouillée. Le pauvre Daniel poussa un cri d'angoisse, et Louise vint tomber sur une chaise, à demi morte. Samuel relata de rire; le vieux Saunders s'éleva sur l'horloge de Daniel, la jeta à terre, la brisa en mille pièces d'un coup de pied, et poussa rudement Daniel par les épaules, en le chargeant d'injures grossières. Le pauvre garçon eut tellement stupeur, qu'il se trouva dans la rue sans savoir comment. Samuel se frotta les mains pendant cette belle évocation; il donna aussi, lui, un coup de pied dans les débris de la machine, et sortit.

Louise se trouva seule alors dans la chambre de son père; et telle était la douleur qui l'oppressait, qu'elle ne pouvait pleurer; enfin, elle s'agenouilla sur le carreau, et se mit pieusement en devoir de recueillir les morceaux de l'horloge brisée. La première pièce qu'elle trouva sans sa main fut une petite roue d'argent, que Daniel avait mis deux grandes nuits à faire, et qui devait faire tourner les principales cordes du clavier de l'horloge. — Toutes les dents de cette roue ayant été coupées; et la trace de la mécanique était si visible, l'horloger ne pouvait en aucun doute sur la multation de l'horloge. Le premier mouvement de Louise fut pour courir montrer à son père cette pièce acoustique, et demander le coupable. Mais le coupable était certainement Samuel (son méchant rire seul le prouvait), et Louise connaissait son père pour juste autant que sévère. Pour une action si noire, il eût maudit son mauvais fils, l'eût chassé, frappé peut-être.

être de sa main; et Samuel, dans sa fureur, aurait-il respecté l'auteur de ses jours? Non! ce n'était point là les aspects sous lesquels Louise devait s'unir à celui qu'elle aimait.

Louise enveloppa soigneusement la robe nuptiale et la fit tenir au pauvre Daniel, avec ces simples mots : « Mon frère est le complice! Je n'ai rien dit à mon père. Adieu! je ne vous oublierai pas. » Le lendemain, les plumes arrivèrent et les deux rossignols du peuple s'envolèrent. Samuel fit entrer chez son père, à la place de Daniel, le vilain homme qu'il avait aimé déjà. C'était un ivrogne et un bruta! son caractère, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père.

Cependant Daniel Texier s'était retiré à Louisvillle. Il avait, en pleurant, conté son infortune au bon M. Clarke, qui mit tout en œuvre pour le consoler, et lui trouva un emploi honorable. Daniel seña ses larmes, mais son cœur était toujours malade; il rêlait nuit à nuit, de ses nouvelles économies, son horloge à musique, et, comme il était guidé par les avis de l'organiste, il réussit bien mieux encore que la première fois; l'ancienne machine n'était qu'un charbonnet auprès de la nouvelle. Daniel n'avait d'autre bonheur que d'entendre la chanson de son horloge, qui le faisait toujours fondre en larmes; tous ses loisirs, tout son argent, étaient employés par lui à embellir ce monument de son amour et de ses vœux. Ainsi, il voulait que le cadran fut surmonté d'une branche d'argent sur laquelle était perché un rossignol d'or, le bec ouvert, la gorge gonflée et les ailes frémissantes. Une année se passa de la sorte. « Elle m'oublie », se disait Daniel. Un jour enfin il reçut une lettre portant le timbre de Clévedand. Il n'y avait que deux lignes dans cette lettre :

« Mon père a perdu la vue à la suite d'une longue maladie. Mon frère et le nouvel apprenti se sont enfuis avec tout l'argent de la maison. Revenez. »

Daniel prit aussitôt congé de ses bons amis de Louisvillle, et partit, emportant dans son sac sa nouvelle horloge. Lorsqu'il fut à l'entrée de Clévedand, une femme, qui était assise sur un banc de pierre et avait la tête enveloppée dans une mante brune, s'approcha de lui : « Je suis venue au-devant de vous, lui dit-elle; je savais que vous arriveriez aujourd'hui. » Louise était bien changée; ses joues avaient été cressées par les larmes, et son regard était si triste, que Daniel souffrit son cœur prêt à se fendre. « Ecoutez, dit Louise d'une voix brève, en prenant le bras de Daniel, vous rentrerez à la maison sous le nom de Patrick; vous venez de New-York, venez-vous-en. Ne parlez pas un changez votre voix; mon père ne doit pas vous reconnaître. » Puis, après un moment de silence, elle ajouta : « Vous n'aurez pas grand-peine à vous faire; notre maison est silencieuse comme la tombe; mon père passe des semaines entières sans ouvrir la bouche. » Ils arrivèrent à la maison; Louise présenta le nouvel apprenti, « envoyez », dit-elle, par un de leurs amis de New-York. — C'est bien », répondit le vieil aveugle. Daniel ne souffla pas un mot et se mit à travailler.

La pauvre maison ressemblait à la demeure d'un mort; les outils étaient déjà rouillés et toutes les horloges arrêtées. Depuis que Saunders avait perdu la vue, il avait défendu à sa fille de remonter les pendules, que personne ne réglait plus, et qui passaient toute la journée à sonner l'une après l'autre. Privé de ses horloges, le vieillard n'avait plus deux mois à vivre.

Daniel, au bout de quelques jours, eut remis tout en ordre; il visita les horloges de France l'une après l'autre, répara leur sonnerie sans que l'aveugle s'en doutât, et les fit toutes prêtes à marcher au premier jour. Louise, le secondait de son mieux, mais elle était toujours triste, et Daniel n'osait lui parler de sa nouvelle machine, de peur de réveiller en elle de douloureux souvenirs. Enfin, un jour, le vieillard étant sorti de sa chambre, on était les pendules de France, Daniel se hâta de les remonter, pour qu'elles pussent sonner nuit, dont l'heure approchait; puis il courut chercher son horloge et la plaça sur la cheminée, où elle brillait de tout son éclat, avec sa branche d'argent et son rossignol d'or.

Le vieillard entra appuyé sur l'épaulé de sa fille. Toutes les horloges frappèrent à l'unisson le premier coup de midi, puis le second, puis le troisième. Le vieillard poussa un grand cri. Les douze coups sonnerent ensemble. « Toutes! s'écria l'aveugle à toutes!... jusqu'à ce grand de Turc!... » Il était prêt à s'évanouir de joie.

Mais voyez que l'horloge à musique, mise au retard de quelques secondes par Daniel, se prend à chanter comme une perdrix : Tôt, tôt, tôt, zoz, zoz, zoz, etc. Ce fut au tour de Louise de pousser un cri. « Qu'est-ce cela? dit Saunders émerveillé. — C'est l'horloge du rossignol, répondit Daniel sans contrefaire sa voix. — Daniel! » s'écria le vieillard. Daniel était à ses genoux, et Louise avec lui. Le pauvre aveugle les embrassait tous les deux à les étouffer, et pleurant sur leur tête.

Mais comment avais-tu donc fait ton compte pour manquer la première horloge? demanda le vieillard. Louise mit son doigt sur sa bouche en regardant Daniel. « Bah! répondit généralement celui-ci; j'avais oublié de mettre des dents à ma roue principale. Rien que cela, s'il vous plaît! Si je vous avais consulté, maître, je n'aurais pas commis cette bêtise. — Tais-toi donc, bête! dit-il en soupirant le vieil horloger, tu es plus habile que ton maître! Je n'avais jamais pu mettre ce grand de Turc! »

ALBERT AUBERT.

Histoire de la Semaine.

La France, cette fois, n'a rien à envier aux pays étrangers. Partout le même calme plat, la même absence d'événements; et les journaux du dehors ne nous ont apporté sur la Grèce, l'Amérique, l'Angleterre et l'Irlande, que des nouvelles insignifiantes et la paraphrase des faits que nous avons déjà enregistrés.

Chez nous, qu'est-il arrivé depuis le passage du portefeuille de M. Teste aux mains de M. Dumon. Ce changement n'a été que les compagnons qui s'organisent pour obtenir des concessions de chemins de fer; mais à la Chambre, dans les causeries qui, en attendant l'ouverture, se tiennent à la Bibliothèque, on n'y a vu aucune modification probable dans l'esprit du cabinet, et ce changement a été envisagé comme la substitution pure et simple d'un orateur un peu froid, mais élégant, clair et abondant, à un aveugé qui n'avait pas l'oreille de la Chambre, et pour lequel la tribune et le scrutin avaient souvent des rigueurs. M. Teste pourra être mieux placé à la Cour de cassation, où il entre comme président de chambre. Nommé en même temps à la Chambre des Pairs, il trouvera au Luxembourg une tribune qui voit rarement des mots agréables couvrir de leur bruit la voix qui cherche à s'y faire entendre. C'est une double retraite. La dernière a suffi seule à l'ambition timide de M. Hippolyte Passy.

Une reine d'Espagne, la seconde femme de Philippe V, voulut, à son arrivée dans la Péninsule, se défaire de la princesse des Ursins qui remplissait, à la cour de Madrid, les fonctions de *conseiller en chef*. Au moment même où, pour la première fois, la princesse se présentait devant elle, au moment où elle ouvrait la bouche pour saluer et complimenter la reine, Elisabeth Farnèse l'arçueillit par ces foudroyantes paroles : « Vous n'avez manqué de respect! » Vainement la princesse voulut-elle se justifier; la reine la chassa de sa présence, et donna l'ordre de la conduire immédiatement hors du royaume. C'était au mois de décembre et par un froid rigoureux. Madame des Ursins, en habit de cour, sans femmes, sans suite, sans vêtements, sans provisions, fut jetée dans un carrosse escorté de gardes, et conduite ainsi, sans repos, jusqu'à la frontière. Voilà ce qu'on lit dans Saint-Simon et dans Ducloux, et ce qui prouve qu'il n'y a de nouveau en Espagne comme ailleurs que ce qui a vieilli. — Quoi qu'il en soit, les interminables débats de la Chambre des Députés se continuent, et les orateurs des deux partis font des discours qui enlèvent souvent d'une séance sur l'autre. La commission chargée de faire un rapport sur la proposition de mise en accusation du ministre destitué, est composée, en grande majorité, de députés favorables à celui-ci. Le parti contraire en est aux démentis et aux provocations de duel contre les siens. L'ancien ministre Serrano, qui avait d'abord abandonné M. Olagaza, vient d'accuser, en présence du parti qui se dit modéré, se sont mis en mouvement pour empêcher cette scène d'avoir des suites sanglantes et pour étouffer l'affaire. — Les cortès ont expédié à Paris MM. Dono et Rus de Olano, pour prier la reine Christine de rentrer à Madrid, et pour lui rendre la tutelle de la princesse Louise Ferlinande, sa seconde fille, dont elle a été dépossédée en 1811. C'est une double réparation que son parti triomphant offre à l'ex-regente. — Il est en est une qui a été résolue également, et qui ne peut manquer de produire beaucoup d'effet en Catalogne. Le prince célèbre baron de Meer, que ses actes de cruauté avaient fait regarder comme mis au ban de tous les partis, vient d'être nommé de nouveau capitaine-général de la Catalogne. Il est peu probable que cette nouvelle détermine Amiel à rendre à discrétion la forteresse de Figueras, devant laquelle la lutte est plus acharnée que jamais. Parmi lui-même trouvera le choix au moins singulier; quant à la population de Barcelone, il n'est pas de nature à rallier par l'affection quand elle vient d'être soumise par les armes.

Le Parlement anglais s'assemblera le 1^{er} février prochain pour l'expédition des affaires. Le ministère prussien entrevoit à cette époque la tournée que devra prendre définitivement le procès d'O'Connell et de ses coaccusés, qui commencent toujours le 13 janvier et durera un fort long temps. — M. le duc de Levis, attaché à la personne de M. le duc de Bordeaux, a écrit de Londres, à la Gazette de France, pour démentir le bruit mis par elle en circulation, que le cabinet de Saint-James avait fait signifier au prince voyageur une invitation de départ.

Des nouvelles de Mossoul, transmises par des lettres de Constantinople, du 22 novembre, annoncent un nouveau massacre des Nestoriens chrétiens par les Turcs. Plus de deux cents de ces malheureux ont été tués. — Les feuilles allemandes annoncent que la fameuse affaire du coup de feu, réel ou prétendu, de Posen, qui aurait été tiré sur une voiture de l'empereur de Russie ou plutôt de la suite de ce monarque, peut être considérée comme entièrement abandonnée. Le directeur de la police, M. Dumcker, qui s'était rendu sur les lieux pour diriger l'enquête et l'instruction s'il y avait lieu, est rentré à Berlin. — Quant aux journaux belges, ils nous ont annoncé que le prince royal, duc de Brabant, qui aura neuf ans accomplis le 9 avril prochain, fera, dans le courant de cette année, sa première communion et sera promu au grade de colonel. C'est, comme on le voit, un enfant précoce. Puisse-t-il néanmoins vivre longtemps!

Une vie accidentée et remplie est celle du comte de Nassau, ex-roi de Hollande, qui vient de mourir à Berlin d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Guillaume-Frédéric, qui régna sous le titre de Guillaume I^{er}, était né à La Haye le 24 août 1772, et avait ainsi atteint sa soixante-onzième année. Il était fils de Guillaume V, prince d'Orange-Nassau, stathouder héréditaire, et d'une princesse de Prusse. A l'époque de la Révolution de France, des patriotes hollandais, mécontents

des empiétements successifs du stathouder sur les anciennes libertés bataves, qui s'étaient réfugiés à Paris, firent entendre leurs doléances, et fournirent à la Convention nationale une occasion de déclarer la guerre au stathouder. Bientôt après Dumouriez avait établi son quartier général dans le Brabant. Dans la lutte de résistance, Guillaume déploya un courage personnel, un talent militaire, une adresse stratégique, qui furent remarqués. Après des chances diverses, il fut obligé de fuir devant Pecheur et de s'embarquer avec son père à Schevevinge, le 18 janvier 1795, pour rejoindre par la population que le drapeau tricolore et les mots *liberté et égalité* avaient électrisée, il fit, pour rentrer en Hollande, plusieurs vaines tentatives, prononça son exil en Angleterre, puis en Prusse, où il perdit son père en 1806. Napoléon lui fit offrir d'entrer dans la confédération du Rhin; il refusa, et vit confisquer sa souveraineté. Il prit du service dans les armées alliées, se vit confier le commandement d'une division, fut fait prisonnier après la bataille d'Iéna, puis, remis en liberté, alla modestement vivre à Berlin. Les grandes guerres qui suivirent réveillèrent son ardeur; il assista comme volontaire à la bataille de Wagram. Plus tard, après celle de Lepsick, des symptômes de mécontentement s'étaient manifestés en Hollande contre l'ordre nouveau et avait fini par amener une insurrection, le 29 novembre 1815, Guillaume vit aborder dans ce même port de Schevevinge, témoin de sa fuite dix-neuf années auparavant. Les larmes s'étaient changées en cris d'allégresse que répandit plus vite encore la promesse d'une constitution. Enfin les congrès de Vienne décrétèrent l'indépendance de la Belgique à la Hollande, et, le 16 mars 1815, Guillaume fut proclamé roi des Pays-Bas. Pendant les quinze premières années de son règne il ne sut rien faire pour rendre même l'union officielle des deux États. La communion de 1850 amena leur déclinement, et de cette époque à 1858, Guillaume s'obstina et épuisa les finances de la Hollande à vouloir reconquérir les provinces qui s'étaient formées en royaume de Belgique. Pour qui a observé ce caractère opiniâtre jusqu'à un enlèvement presque invincible, il est aisé de comprendre tout ce qu'il dut souffrir quand il lui fallut se soumettre enfin à la décision de la majorité de la conférence de Londres. Cette nécessité, la perte qu'il avait faite en 1857 de la reine, à laquelle il était fort attaché, les désagréments qui lui attirait un second mariage qu'il contracta avec une comtesse belge et catholique, madame d'Oultremont, alliance qui blessait toutes les susceptibilités néerlandaises; le désordre financier; l'irritation des États-Généraux, la demande d'une révision, dans le sens libéral, de la loi fondamentale, tout l'ama à prendre une détermination qui causa néanmoins une grande surprise; il abdiqua. L'irritation des Hollandais survint à son triomphe, et force lui fut de renoncer au séjour de sa patrie pour celui de Berlin. Mais la Hollande lui était néanmoins toujours chère, il s'affraya de reconquérir la popularité qu'il avait perdue par la fondation de nombreux établissements de bienfaisance dotés par lui, d'écoles et d'écoles destinées au culte protestant; et en dernier lieu, huit jours avant sa mort, il avait offert de venir au secours du trésor néerlandais obéré, en abandonnant des créances jusqu'à concurrence de 4 à 5 millions de florins, et en s'interdisant 10 millions dans un emprunt à conclure. Une des conditions principales qu'il mettait, c'était son exemption d'impôts pendant sa vie. L'événement est venu prouver, mais un peu trop tôt, que le marché aurait été bon à conclure. Financier fort habile, Guillaume avait su rétablir sa fortune particulière, fortement entamée par les événements politiques; il avait la passion des grandes conceptions industrielles et commerciales. Il laisse, dit-on, 157 millions de florins (le florin vaut 2 fr. 46 centimes). Cinq à six millions formeront, avec une grande propriété foncière, le domaine de sa veuve; le surplus sera partagé en deux moitiés, dont l'une revient au roi actuel de Hollande, et dont l'autre revient au prince Frédéric et à la princesse Mariaanne, femme du prince Albert de Prusse, fille de Guillaume, dont les malheurs domestiques n'ont pas été un des chagrins les moins cuisants qui aient affligé les dernières années de la vie du comte de Nassau.

Des lettres de Mayence et la Gazette de Cologne annoncent que M. de Haber, à l'occasion duquel est lieu un duel qui a tant de retentissement, entre M. le baron de Gierler et M. de Yerekin, qui y succédera, vient d'être amené lui-même à se battre avec un ami du baron de Gierler, M. Saracacha. La seconde rencontre a eu une fin sanglante comme la première. Après quatre coups de pistolet tirés de part et d'autre, M. Saracacha est tombé mort, frappé d'une balle dans la poitrine. Un préjugé religieux a donné naissance à toute cette affaire, à laquelle un double duel est venu prêter un épouvantable défilé. Y a-t-il donc en Allemagne des gens qui veulent faire revivre les temps barbares?

C'est toujours en Suède qu'il faut revenir quand on veut trouver des juges ingénieux et une justice originale. Nous parions ici à quelque temps d'un appliqueur de Stockholm, patiemment autorisé à fabriquer du vin de Champagne. Aujourd'hui voici un marchand d'eau-de-vie que le tribunal de la même ville déclare le père Malloves de la Suède, parce qu'il a le soin de mettre de l'eau dans la liqueur qu'il débite. Le parapet s'était assis de la poursuite; mais le prévenu a plaidé et les juges ont proclamé que, dans l'état actuel des mœurs du peuple, c'est lui faire un grand bien que de le priver des occasions de souvrer. « Combien, à ce prix, l'heure reforme de bienfaits de l'humanité, sans s'en douter! — Toutefois nous trouvons infiniment plus innocente la manière dont un honnête Américain vient de faire fortune. Nous laissons parler les journaux des États-Unis : « Un nommé Dominique Von Malden, d'Halifax (Nouvelle-Écosse), reçut dernièrement l'avis qu'il héritait de 17,000 livres sterling de revenu par an, d'un de ses parents mort en Suède. M. Von Malden est ouvrier; lorsqu'il reçut cette heureuse nouvelle, il était occupé à jeter, avec une pelle, une voiture de bouille dans sa cave. » C'est un exercice que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui peuvent tenir à faire une grande fortune.

En faisant quelques réparations dans une des caves de l'hôtel-de-Ville de Bourg, on a trouvé quatre pierres qui ont leur valeur historique. Ces pierres viennent d'un petit monument élevé après la mort de Marat, et en son honneur, sur la place d'armes et en face de la porte principale de l'église Notre-Dame. L'une de ces pierres porte ces mots gravés en lettres d'or : *Et les sans-culottes ont rendu justice aux vertus de Marat*. Les autres pierres portent les inscriptions suivantes :

A Marat, l'ami du peuple. Les vertus chéries des républicains sont la probité, la justice et l'humanité. — Marat, l'ami du peuple, assassiné par les ennemis du peuple. Quand arriveront les jours de réaction, cette pyramide fut démolie et transportée sur la place de la Grenette; plus tard on se servit de ses débris pour élever, mais sur de plus grandes proportions, la pyramide consacrée à Joubert, que l'on voit encore sur la place de ce nom.

— Au-dessus de l'entablement de l'hôtel de Cluny, du côté de la cour, est une balustrade en pierre, ciselée avec une délicatesse et un fini d'exécution admirables. Cette balustrade était plâtrée. Les ouvriers sont occupés à détruire cet horrible empiètement, et à mettre à jour cette espèce de bande de dentelle en pierre. Lorsque l'hôtel Cluny aura été restauré, ce sera un bel édifice historique. Il ne nous reste plus du Moyen-Age à Paris que trois hôtels : Hôtel de Sens, l'hôtel Souhise et



(Cours de M. Raoul-Rochette, ouvert le 19 décembre, à la Bibliothèque Royale.)

l'hôtel Cluny. — Tous les journaux ont annoncé que M. Fontaine, architecte de la Liste civile, traversant, un de ces derniers jours, la cour du Louvre pour se rendre de l'hôtel d'Anguilliers aux Tuileries, a mis le pied dans un des nombreux trous que présente le pavé de cette cour, et est tombé sur le côté. Ce qu'ils n'ont pas ajouté, c'est que M. Fontaine, qui avait su précédemment éviter les trous du pavé de M. de Rambuteau, a dit en se relevant : « On n'est jamais trahi que par les siens. »

M. Raoul Rochette a ouvert à la Bibliothèque du roi, mardi dernier, son cours d'archéologie. Les rangs de l'auditoire étaient serrés, et de nombreux applaudissements se sont fait entendre à la fin de cette première leçon; nous disons à la fin, car les usages des auditeurs des cours de la Bibliothèque sont aussi différents des usages du Collège de France ou de la Faculté, que les lieux qui les reçoivent les uns et les autres sont dissimilables. Que M. Saint-Marc Girardin ou que M. Quinet traverse la salle pour monter à sa chaire, l'auditoire range dans l'amphithéâtre sans son entrée par des bravos. A la Bibliothèque, pas d'amphithéâtre pour l'auditoire, une porte secrète, et pas de bravos pour le professeur. Mais si cette disposition ne porte pas tout d'abord à un enthousiasme de parler, elle n'interdit nullement une approbation sentie, et M. Raoul Rochette l'a éprouvé mardi, à la fin de sa leçon. Dans son cours, il doit faire connaître les phases diverses de l'archéologie grecque. Il a très-nettement posé, dans cette première leçon, les divisions qu'il croit devoir établir et qu'il se propose de suivre. Par l'archéologie grecque, on est convenu d'entendre toutes les œuvres que l'art grec a enfantées, non-seulement dans la Grèce elle-même, qui n'en est pas le berceau, mais dans l'Asie-Mineure, dans l'Italie méridionale et dans la Sicile. Des œuvres d'architecture, il ne nous reste que des édifices publics, et surtout des édifices sacrés, dont la masse a résisté plus ou moins aux ravages du temps. En sculpture, le bois, le marbre, la pierre, les métaux, nous ont conservé quelques travaux. La numismatique est, de toutes les branches de la même division, celle qui nous a légué les plus nombreux et les plus précieux souvenirs. La peinture, qui n'arriva que la dernière, n'a jamais joué dans l'antiquité le rôle important qu'elle remplit chez nous; elle a laissé peu de traces, et il serait difficile d'en trouver ailleurs que sur quelques vases antiques. M. Raoul Rochette a annoncé qu'il montrerait la gradation et la décadence de ces trois branches de l'art. — L'Académie des Sciences avait à pourvoir un remplacement, dans la section de mécanique, de M. Coriolis, dont nous avons annoncé la mort. Les concurrents étaient nombreux, et chacun d'eux avait des patrons dévoués. Il a fallu trois tours de scrutin pour obtenir un résultat, et M. Morin est sorti vainqueur de cette dernière épreuve.

regrets, et *l'Illustration* une notice spéciale qu'elle lui consacre aujourd'hui même. — M. Julien Gué, qui s'était fait un

vair et le *Jugement dernier*, ouvrages d'un bel effet et largement composés. Il était né à Bordeaux. — Le barreau de Paris vient de rendre les derniers devoirs à M. Wollis, dont l'oraison funèbre revenait naturellement au *Courrier de Paris*.



(Portrait du comte de Nassau, ex-roi de Hollande.)

nom comme peintre de décorations, et qui avait su le conserver comme peintre de genre, vient de mourir à l'âge de cinquante-quatre ans. Il exposa aux derniers Salons le Cal-

Algérie.

ARRIVÉE A CONSTANTINE DE M. LE DUC D'AUMALE, COMMANDANT SUPÉRIEUR DE LA PROVINCE.

Parti de Paris le 14 octobre pour aller prendre le commandement supérieur de la province de Constantine, en passant d'abord par l'Italie, M. le duc d'Aumale a successivement visité Turin, Gènes, Livourne, Florence, Rome, Naples et Malte, et est arrivé dans la nuit du 20 au 21 novembre à Alger sur la frégate à vapeur *l'Asmodée*. Le prince a été reçu avec les honneurs prescrits par le titre 3 du décret du 24 messidor an XII. Il y a eu, immédiatement après, réception au palais du gouvernement. Son séjour dans la capitale de nos possesseurs africains a été marqué par un banquet que lui a offert, le 24, la population civile d'Alger dans les salons de l'hôtel de la légation. A ce banquet assistaient les principales autorités civiles et militaires de la cité. Parmi les nombreux toasts portés dans cette réunion, nous croyons devoir citer quelques paroles d'un discours de M. le gouverneur-général, comme l'expression de ses vues personnelles sur la colonisation de l'Algérie :

« L'armée ne peut être réduite, sans qu'un préalable on ait créé une force attachée au sol, qui puisse remplacer les troupes permanentes qu'on supprimera. Cette force, à mon avis, vous ne pouvez la trouver suffisante que dans l'établissement de colonies militaires, en ayant de la colonisation civile. Voilà, messieurs, suivant moi, où est la base de votre avenir. Songez-y bien, vous êtes en face d'un peuple belliqueux et fortement constitué pour la guerre. Pour jouer vis-à-vis d'une telle nation le rôle de peuple dominant, il faut qu'un moins une partie de votre population soit constituée militairement, mieux encore que les indigènes. »

M. le duc d'Aumale, reparti d'Alger le 28 novembre, est arrivé à Philippeville dans la nuit du 30. Le 2 décembre, il s'est mis en route pour Constantine, escorté par la gendarmerie et les spahis jusqu'au camp d'El-Arouch, où la cavalerie de Constantine, et les principaux kaïds de la province, à la tête de leurs troupes, étaient venus le recevoir. S. A. R. a fait son entrée à Constantine le 4 décembre à une heure de



(Arrivée au duc d'Aumale à Constantinople.)

L'après-midi. Des neuf heures du matin, le lieutenant-général Baragny-d'Billiers était sorti de la ville, accompagné des autorités civiles et d'un brillant état-major pour aller au-devant du prince. Le cheikh el-Arab, Bou-Azis-ben-Ganah, le khalfah Ali, et les kaidés des plus importantes tribus du Sahel, s'étaient joints au général, avec une multitude innombrable de cavaliers, et formaient un magnifique cortège. L'allégresse

la plus vive régnait au milieu de la population indigène : malgré l'incertitude du temps, elle était accourue presque tout entière à la rencontre du *fils du sultan* , et elle s'était répandue sur les bords de la route en spirale qui conduit du génie du Rimmel au sommet du rocher.

Au moment où le prince franchissait la porte de la brèche, un ballon aux couleurs nationales fut lancé dans les airs ; les

cries de joie retentirent et se mêlèrent pendant longtemps aux fanfares militaires et au bruit du canon.

M. le duc d'Aumale a reçu, aussitôt son arrivée, les visites de corps et les députations du commerce européen et de la population indigène. Le soir, toutes les maisons européennes et les boutiques des marchands indigènes étaient illuminées. Un feu d'artifice a été tiré sur le Kouidi-Aty.

Le Procédé Rouillet.

L'Illustration avait déjà signalé à ses lecteurs le procédé de M. Rouillet ; dans son numéro du 8 avril 1845, elle avait

donné un dessin exécuté suivant cette méthode. A cette époque, ce procédé était un secret, maintenant il est connu du public, et l'auteur de cet article, ayant eu l'avantage d'en faire usage plusieurs fois, peut, avec connaissance de cause, en exposer au public les principaux avantages. Ils ont d'ailleurs été résumés d'une manière fort claire par M. Lassus, rapporteur de la commission chargée par le ministre de l'intérieur d'examiner les principaux résultats obtenus à l'aide de ce procédé. Ils sont tels que, grâce à lui, la plupart des difficultés matérielles du dessin linéaire sont vaincues entièrement ou considérablement diminuées. La femme portant un enfant, qui est en tête de cet article, a été esquissée à l'aide de ce procédé, et la vérité naïve de la pose est une nouvelle preuve de l'exactitude des contours obtenus par ce moyen.

DESCRIPTION DE L'APPAREIL.—Il consiste en un cadre ou châssis de bois sur lequel on a tendu une étoffe transparente. Le tissu de fil et de coton connu sous le nom de *tartane* est celui que l'auteur préfère. Il faut que l'étoffe soit également tendue et raidie sur les bords du cadre avec de la colle-forte.

Ce châssis sera fixé sur un chevalet ou sur un montant vertical bien solides et bien fixes.

On attache ensuite au dossier d'une chaise une

règle en bois ou une forte latte portant une carte ou un morceau de bois percé d'un trou circulaire de cinq millimètres de diamètre environ et appelé oculaire. Si l'on place cette chaise à une certaine distance du cadre et de manière à ce que le centre de figure du cadre et celui de l'oculaire soient sensiblement sur une même ligne horizontale, ou

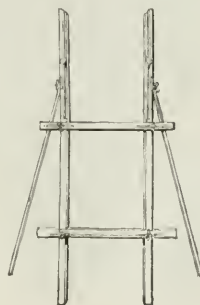


(Un homme dessinant d'après le procédé Rouillet.)

verra à travers la gaze les contours des objets placés au delà du cadre. Alors, armé d'un fusain très-fin, on pourra suivre leurs contours et calquer ainsi la nature.

CONSEILS UTILES.

- Pour réussir, plusieurs précautions sont indispensables.
- 1° Le dessinateur fermera un œil et regardera avec l'autre à travers l'oculaire, en appuyant son front contre la latte.
- 2° Il faut que pendant tout le cours de l'opération, l'ombrière et par conséquent la chaise qui la porte, le chevalet et la personne ou l'objet que l'on dessine, restent parfaitement immobiles.
- 3° Avant de commencer le dessin, on s'assurera que l'objet que l'on veut reproduire est en pleine lumière, de manière à ce que ses contours parfaitement nets et franches soient vus distinctement à travers la gaze. Pour obtenir cette netteté de contours, on aura recours à une foule de petits artifices que l'usage enseigne ; ainsi les objets blancs seront placés devant un fond noir. Pour que les contours du collet d'un habit ou d'un mantelet puissent être nettement aperçus à travers le tissu, on placera dessous des feuilles de papier blanc ; en



Amazulhe Rouillet

(Dessin exécuté d'après nature par M. Rouillet, au moyen du procédé par lui inventé.)

un mot, on fera en sorte que tous les contours soient parfaitement distincts. Avec de l'habitude, on arrive aussi à reconnaître ces contours avec l'œil qui ne regarde pas à travers l'oculaire, et lorsque cet œil en a saisi la configuration, celui qui regarde à travers l'oculaire les comprend aussitôt.

4° Quand on dessine une personne, on doit s'assurer constamment que les contours de l'esquisse coïncident avec ceux de la personne. Ainsi je suppose que l'on ait déjà tracé un profil, savoir : le front, le nez, la bouche et le menton, on ne commencera pas l'œil avant de s'être assuré que le front et le nez du modèle coïncident avec le contour de l'esquisse. De même, avant de commencer l'oreille, on examinera si l'œil dessiné recouvre exactement celui du modèle. Dès que ces contours ne coïncident plus par suite d'un léger déplacement de la personne qui pose, on l'invite à avancer ou reculer de manière à s'accorder de nouveau exactement dans l'esquisse ; alors on continue le dessin. Pour obtenir l'immobilité, il est bon que la personne soit assise et la tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil.

5° Le fusain sera taillé très-fin ; on appuiera très-peu, en ayant soin de le tenir de façon à ce qu'il ne soit pas perpendiculaire au plan de l'étoffe, mais incliné à ce plan. En tournant le fusain entre ses doigts à mesure que l'on dessine, on aguçera sans cesse sa pointe, et on obtiendra un trait fin et délié.

6° Il est essentiel de finir toujours complètement la partie du modèle que l'on dessine afin de n'avoir plus à revenir, sans cela on oublie certains détails qu'il serait plus difficile d'intercaler ensuite.

7° Le dessin terminé, on constatera une dernière fois que les contours de l'esquisse coïncident tous avec ceux de l'objet réel ; puis l'œil quittera l'oculaire, et, sans rien déplacer, on regardera le dessin que l'on veut de finir, pour s'assurer qu'aucun détail n'a été oublié.

Si tout a été fidèlement reproduit, peintre et modèle peuvent changer de place et de position ; sinon, le modèle restant toujours immobile, le dessinateur replace son œil à l'ouverture de l'oculaire et dessine le contour oublié. Pour réussir, il faut suivre scrupuleusement, naïvement, les contours que l'on voit, quelque bizarres qu'ils paraissent. Ceux qui savent dessiner doivent oublier leur savoir s'ils veulent reproduire ce qui est, et non pas ce qu'ils croient voir.

MANIÈRE DE REPORTER LE DESSIN SUR LE PAPIER.

Il s'agit maintenant de reporter sur le papier l'esquisse qui se trouve sur la tartarane. Rien de plus aisé : on place le châssis sur une feuille de papier blanc ou sur une toile ; puis, appuyant avec les doigts de la main gauche sur l'étoffe, on l'appuie exactement sur le papier, et avec une épingule tenue de la main droite, on soulève le tissu de quelques millimètres sur un certain nombre de points uniformément repandus sur l'esquisse, et distants environ de quatre centimètres l'un de l'autre. On retire le châssis, et l'on reconnaît que ces choses légères ont projeté la poussière du fusain qui avait traversé la gaze sur le papier sous-jacent. On peut ainsi avoir deux ou trois épreuves, et avoir, en retournant le cadre, des figures où la gauche se trouve à droite et vice versa. L'empreinte de l'esquisse peut encore s'obtenir en frottant l'étoffe avec un linge fin pendant qu'on la tient appliquée sur le papier, ou bien en repassant avec le fusain sur tous les traits de l'esquisse.

Pour conserver le dessin au fusain sur le papier, il y a plusieurs procédés ; on bien l'on enduit le papier d'une couche d'huile à sa partie postérieure, ou bien on le passe dans du lait ; on peut aussi repasser sur le trait au fusain avec un crayon noir ou de mine de plomb.

Le même châssis et la même étoffe peuvent servir pendant très-longtemps ; car il suffit, pour effacer complètement le fusain sur la tartarane, de la frotter légèrement avec une peau de gant.

RÉDUCTION DES OBJETS.

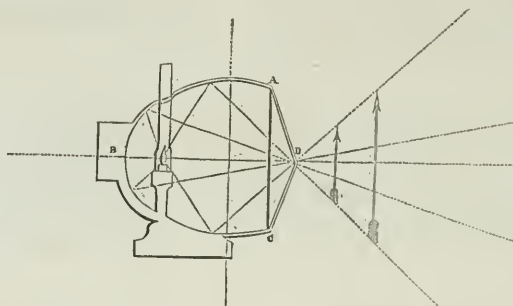
L'appareil que nous venons de décrire nous donne le moyen de réduire les objets dans toutes les proportions voulues ; ainsi tout le monde comprend que le dessin sera d'autant plus petit relativement à l'objet, que celui-ci ou l'œil du dessinateur seront plus éloignés du cadre, et vice versa. Pour faire un portrait d'une grandeur déterminée, il suffit de marquer sur l'étoffe, au moyen de deux points, la hauteur que l'on veut donner au portrait ; puis, en rapprochant ou éloignant le cadre du modèle ou de l'œil, on finira par les placer à une distance telle l'un de l'autre, que le sommet de la tête et le dessous du menton coïncident avec les deux traits marqués sur la toile. Ces réductions ont une limite qu'il est difficile de dépasser, parce que si le modèle est trop éloigné les contours deviennent indistincts, et le trait du fusain n'est pas assez délié pour exprimer nettement les contours d'objets trapèzes. Toutefois, on peut réduire les objets dont les contours deviennent indistincts à de grandes distances par un artifice très-simple. Il consiste à dessiner d'abord l'objet à la distance où ses contours sont parfaitement accusés, puis à reporter ce dessin sur une feuille de papier, et copier ensuite ce dessin avec l'appareil en le réduisant dans les proportions demandées. Néanmoins il est évident que le procédé de M. Rouillet se prête peu à la reproduction des petits objets, mais beaucoup mieux à ceux de grandes ou de moyennes dimensions.

GRANDISSEMENT DES OBJETS.

Pour simplifier l'exposition du procédé, je suppose que l'on veuille faire le dessin d'une statuette double de sa grandeur. On dessinera d'abord cette statuette sur le châssis ; l'après le procédé ordinaire et dans une proportion quelconque, préférant celle où le dessin présentera la plus grande netteté ; puis on marquera sur une grande toile, ou sur un plan vertical quelconque, deux points de repère dont la dis-

tance verticale soit double de la hauteur de la statue. Cela fait, on placera le châssis devant la grande toile, et derrière le châssis on mettra une lampe à incandescence plate de façon à ce que le plan de la niche soit perpendiculaire à celui du châssis. On baissera cette lampe jusqu'à ce que la flamme se réduise à un point lumineux. Alors les rayons de lumière traversant le châssis éclaireront la grande toile ; mais partout où le fusain aura marqué sur la tartarane, il lumièrera et la traversera point, et par conséquent l'ombre des traits se projettera sur la toile sous forme de lignes noires qu'il suffira de suivre avec un crayon quelconque, en s'éclairant de manière à ne pas intercepter la lumière. Pour que le grandeur du dessin soit le double de celle de la statue, il suffira de faire varier la distance du châssis à la toile et de la lampe au châssis, jusqu'à ce que l'ombre du sommet de la tête et celle des pieds de la figure, coïncident avec les deux points de repère. La distance verticale de ces deux points étant double de la hauteur de la statue, il est évident que le dessin sur la toile sera une fois plus grand que la statue que l'on avait prise pour modèle.

M. Lassus, rapporteur de la commission qui a examiné le procédé de M. Rouillet, a perfectionné la lampe employée pour le grossissement des objets. Pour que l'ombre portée sur la toile soit nette, pour qu'il n'y ait point de penombre, il faut que la flamme soit réduite à un point lumineux. Il place donc la flamme de la lampe au foyer d'un miroir métallique concave en forme d'ellipsoïde de révolution A B C, qui fait converger tous les rayons vers un orifice très-étroit D, à travers lequel ils s'échappent, et qui peut être considéré comme un point lumineux ; on voit, en comparant les deux flèches placées devant ce point, comment le grossissement a lieu. La plus petite représente un objet dessiné sur la tartarane ; la plus grande est l'ombre amplifiée de l'objet.



Le grossissement jusqu'à un triple s'obtient sans que les ombres des traits s'élargissent. Au delà, les contours deviennent vagues et les ombres s'affaiblissent. On aura toujours soin de suivre avec le crayon l'axe du trait et non le bord extérieur ou intérieur des ombres. Le grossissement des objets est un grand service rendu aux peintres en général et aux peintres d'histoire en particulier. Ils pourront ainsi grandir leurs esquisses dans une proportion quelconque, et ne perdront plus des heures précieuses à mesurer la grandeur relative des parties ainsi amplifiées.

Pour obtenir un grossissement médiocre, M. Rouillet conseille un procédé fort simple : il consiste à placer à une petite distance du châssis sur lequel se trouve le dessin un papier transparent bien tendu. La flamme étant derrière le châssis, l'ombre de l'esquisse se projette sur le papier et on en suit les contours que l'on aperçoit en se mettant derrière le papier tendu. Ainsi, dans la première méthode, le dessinateur se place entre le châssis et le papier ou la toile ; dans la seconde, il se place derrière le papier.

DESSIN OMBRE.

Le procédé de M. Rouillet permet non-seulement de calquer le contour des objets, mais encore d'obtenir des effets d'ombre et de lumière. Les ombres ayant souvent des contours parfaitement tranchés, on conçoit qu'on puisse suivre facilement les contours de ces ombres. Mais en se servant de crayon noir et blanc ou de pastels, on peut aussi reproduire ces ombres sur l'étoffe transparente, leur donner l'intensité qu'elles ont dans la nature et marquer leurs décroissements successifs. Si on reporte ce dessin sur un papier de couleur, alors il ressemble singulièrement à une gravure au pointillé. La trame de l'étoffe fait un petit travail en carreaux très-délicat, fort agréable à l'œil, et dont on essaiera vainement d'imiter le fini et la régularité. Les dessins ombres exigent de l'habitude, et ne sauraient être faits du premier coup par des personnes étrangères aux arts du dessin. Sans ce point de vue, il y a évidemment des essais à faire et des améliorations à espérer.

Les applications du procédé de M. Rouillet, que nous venons d'exposer, sont les plus utiles ; les peintres et les ama-

teurs de dessin en feront un fréquent usage. Celles dont nous allons parler, et qui sont peut-être plus ingénieuses encore, profiteront surtout aux architectes et aux mécaniciens. Elles ont un mérite scientifique et sont une curieuse application des principes de la géométrie ; elles prouvent combien la science est féconde en résultats lorsque l'on sait déduire toutes les conséquences des principes qu'elle a posés. Toutefois, sans être exposé, nous n'obliions pas que nous parlons à des gens du monde et non pas à des géomètres ; nous tâcherons d'être clairs, dissuons-nous sacrifier quelquefois la rigueur mathématique à cette nécessité.

MANIÈRE DE COPIER EN PERSPECTIVE DES PEINTURES PEINTES SUR DES SURFACES BRIMÉES OU COURBES.

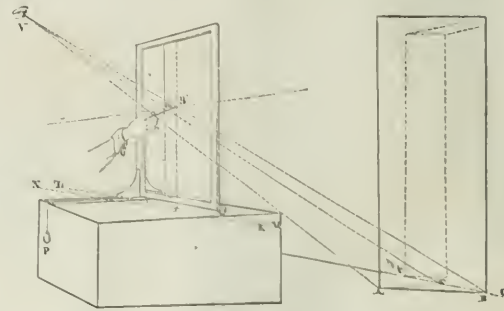
Le châssis sur lequel on tend la tartarane peut avoir toutes les formes imaginables ; par conséquent le dessinateur est en état de copier non-seulement des objets réels ou des figures peintes sur un plan tel que la toile d'un tableau ordinaire, mais aussi des figures dessinées sur deux plans qui se coupent sous un angle quelconque. Imaginons qu'on veuille copier les peintures à fresque qui occupent l'angle d'un cloître d'Italie, vues à une certaine distance et d'un point déterminé. Le dessinateur prend deux châssis qui font entre eux un angle égal à celui des deux murs, et il donne à ses deux châssis une longueur proportionnelle à celle des deux murs. Si l'un des deux murs a 5 mètres de long, l'autre 3 mètres, le châssis correspondant aura par exemple 5 décimètres et l'autre 3 décimètres. Il en sera de même pour la hauteur. On voit que le problème se réduit à ceci : que le châssis soit une figure semblable à celle du mur. L'appareil ainsi disposé, le dessinateur calque les contours qu'il voit, et, comme il est en perspective, son dessin sera en perspective lui-même, et il sera un tableau semblable à celui de l'angle du cloître vu du point où l'on s'est placé.

Imaginions maintenant que les fresques aient été peintes sur une surface courbe quelconque, une portion de cylindre, de sphère, ou bien une surface ellipsoïde ou parabolique ; il suffira de même de donner au châssis une courbure semblable, en le construisant avec des baguettes flexibles, puis on dessinera comme à l'ordinaire. On évite ainsi une difficulté immense qui existait autrefois ; c'est celle de transporter sur un plan une peinture existant sur une surface courbe.

Mais cet avantage n'est pas le seul, car l'étoffe transparente, étant séparée du châssis courbe qui la portait, redonne un plan, et l'on obtient ainsi le redressement des images. On peut ainsi appliquer sur l'appareil tout monté le papier ou la toile destinés à recevoir la contre-épreuve ; puis on les enlève, on efface leur contour, et l'on a ainsi sur un plan la copie d'une peinture qui se trouvait sur une surface courbe. Un dessin fait sur un châssis ayant la forme d'une portion de cylindre peut être décalqué en le faisant rouler sur une feuille de papier qui reçoit l'empreinte. C'est le procédé employé pour imprimer les toiles peintes.

PROJECTION DES OBJETS SUR UN PLAN VERTICAL.

La projection d'un corps sur un plan vertical, c'est la figure formée par les pieds des perpendiculaires abaissées de chacun des points du corps sur ce plan. Ainsi, la projection d'un cube est un carré si l'une de ses faces est parallèle au plan ; celle d'un cône ou d'une pyramide dont l'axe est vertical est un triangle. Dans l'architecture, on représente souvent des façades ou des portions d'édifice projetées ainsi sur un plan vertical. Ce travail était excessivement long, car il fallait mesurer l'une après l'autre les lignes principales de l'édifice, et reporter ensuite sur le papier des lignes d'une longueur proportionnelle. L'effet de cette projection est de placer le point de vue à l'infini, et de détruire ainsi les illusions de la perspective linéaire.



Imaginions une muraille GG et le bas AB d'une porte enrouverte ; l'œil du dessinateur est en V. Si l'on dessine le

has de la porte AB sur le châssis placé verticalement et parallèlement au mur CG, la ligne AB dessinée sur l'étoffe ne sera pas horizontale comme elle l'est dans la nature; elle fera un angle avec les traverses du châssis qui sont horizontales; c'est un effet de la perspective résultant de ce que le point B est plus éloigné de l'œil V que le point A; ou, en d'autres termes, parce que le rapport entre la distance de l'œil au châssis et les distances de l'œil au point A et au point B n'est point le même. Supposons, par exemple, que la distance V a' de l'œil au châssis soit le tiers de la distance VA de l'œil au point A, la distance VB sera plus petite que le tiers de la distance VB, puisque B est plus éloigné que A. Mais si nous pouvions être en sorte que le rapport entre la distance V a' de l'œil au châssis et celle de l'œil à chacun des points de la ligne AB restât constant, alors la ligne AB horizontale dans la nature, serait représentée par une ligne horizontale sur le châssis. Cette condition est facile à réaliser; il suffit pour cela de faire mouvoir le châssis vertical parallèlement à lui-même dans deux rousses ou sur des galets à mesure que l'on tracera la ligne AB, en laissant la main suivre son mouvement initial, qui se fait instinctivement dans une direction horizontale; alors l'on aura sur le châssis la ligne a' B' qui sera parallèle à la ligne AB et horizontale comme elle.

Cette ligne a' B' n'est autre chose que la ligne homologue de la ligne a B, projection de AB sur le plan vertical du mur CG. Le rapporteur a perfectionné ce procédé en ceci, qu'un contre-poids P ramène le châssis de sa seconde position LM, qu'il occupe quand le crayon calque le point B, à la position N K qu'il occupait au commencement de l'opération quand il calquait le point A. On peut se faire une idée du procédé en laissant tenir le châssis verticalement sur une table, de manière à ce qu'il soit parallèle au plan d'un mur CG dont se détache une porte entièrement ouverte dont le bas est AB. Une autre personne tient légèrement le cadre, et en le poussant devant soi avec le fusain, à mesure que l'on suit la ligne AB, on s'assure que l'on a tracé une ligne horizontale. Il est essentiel que le châssis reste toujours vertical tout en se mouvant.

On peut aussi matériellement procéder par une image semblable; imaginons que la ligne AB soit représentée par un fil dont l'extrémité A soit tenue en contact avec la face postérieure de l'étoffe, et dont l'extrémité B soit aussi fixe. Il est essentiel que la longueur de ce fil soit proportionnelle à la distance relative du châssis et de la porte à l'œil du dessinateur; en même temps ce fil devra être parallèle à la ligne AB, et par conséquent oblique au plan de l'étoffe. Les choses étant ainsi disposées, si l'on pousse le châssis devant soi, le fil déchirera l'étoffe, mais cette déchirure sera une ligne horizontale, et de plus parallèle aux traverses du châssis. Pour résumer tout en une seule phrase qui sera comprise des personnes initiées à la géométrie, on dessinera sur le plan du châssis une image semblable à celle de l'objet réel projeté sur un plan parallèle à celui du châssis, ou d'une manière plus abrégée, on projette sur le plan du châssis une image semblable à celle de l'objet réel.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette ingénieuse application du procédé de M. Rouillet. Les architectes, les géomètres et les ingénieurs comprendront tout ce qu'elle renferme d'applications utiles. Nous terminerons en énumérant les conditions nécessaires à la solution du problème, telles que M. Lassus les a énoncées dans son rapport.

1^o Le parallélisme du châssis avec le plan sur lequel on projette l'objet, et l'existence d'un plan horizontal sur lequel les objets seraient posés.

2^o Il est nécessaire que les objets situés sur les différents plans dont on cherche la projection puissent être réunis par des lignes droites et perceptibles du point de vue donné. Il serait impossible, en effet, d'obtenir exactement la projection d'une colonne ou de toute autre surface courbe dont la forme réelle n'est point appreciable d'un seul point de vue.

3^o Il est enfin indispensable que le mouvement du châssis en avant et en arrière et le mouvement de la main qui dessine se combinent exactement. Quant à cette dernière condition du problème, nous pensons qu'elle peut être remplie par la bonne exécution de l'appareil.

Le tracé en projection obtenu au moyen de l'appareil de M. Rouillet offrirait encore un avantage qu'il importe de signaler. Les figures dessinées sur le châssis étant semblables aux figures réelles des objets, il suffirait de placer une mesure entre le châssis et l'objet, parallèlement à ce châssis, pour connaître les dimensions de l'objet et établir en même temps l'échelle des dessins obtenus.

HISTORIQUE.

Ce n'est point le hasard qui a conduit M. Rouillet à imaginer son procédé. Professeur de dessin, il songeait sans cesse aux moyens de faciliter cette étude à ses élèves. Il pensait, comme tous les vrais artistes, de cette cruelle nécessité de faire copier pendant des années entières des yeux, des bouches et des oreilles pour arriver, en dernière analyse, à reproduire mécaniquement, d'abord un dessin, puis une tête, enfin une académie. Il comprit bientôt que toute la difficulté était dans l'ensemble et les proportions, et que l'homme le mieux doué pour les arts plastiques était souvent arrêté pendant de longues années par des difficultés matérielles, vaincues souvent avec plus de facilité par un individu sans intelligence et sans poésie. Il pensa qu'en imaginant un procédé mécanique pour vaincre les difficultés mécaniques du dessin, il rendrait service à l'art véritable, qui n'est point la reproduction servile de ce qui est, mais la représentation de ce qui devrait être. Son premier mouvement fut de soumettre son procédé à l'Académie des Beaux-Arts. Une commission fut nommée pour examiner ses résultats. On somma l'inventeur aux épreuves les plus variées; il tint toutes ses promesses. Les commissaires étaient émerveillés de l'exactitude du dessin et de la perspective; chacun le félicitait. Mais quand on sut que son intention formelle était

de faire jouir le public de sa découverte, le secrétaire de la commission, oubliant à cet effet rétrograde qui est le manvais génie des Académies, écrivit au ministre de ne pas encourager une invention qui enlevait à l'art une partie de ses difficultés. Le parti des lettres raisonnables, toujours de même en fait de peinture en fait de politique; il confond les procédés matériels de l'art avec l'art véritable, de même qu'il confond la prospérité matérielle d'une nation avec sa grandeur réelle. M. Rouillet ne fut pas découragé; il en appela au ministre mieux informé. M. Duchatel ne considéra pas l'opinion de messieurs de l'Académie comme devant lui tracer irrévocablement sa ligne de conduite et nomma une seconde commission composée de MM. Allaux, Gave, Léon Coignet, Flandrin, Lassus, Lenormand, Lesueur, Mérimée et Vitet. Ce choix était heureux; en joignant des peintres à des archéologues et à des architectes, on réunissait les représentants de toutes les branches de l'art auxquelles le procédé pouvait s'appliquer utilement. Cette commission se livra à un long et minutieux examen. Le procédé fut soumis à toutes les épreuves imaginables; on reconnut ses avantages, on signala les perfectionnements dont il était susceptible, et la conclusion du rapport de cette nouvelle commission fut que le ministre devait encourager une invention destinée à rendre des services réels à l'art et à la science. Le ministre jugea donc la commission et accorda à M. Rouillet une pension viagère de 1200 fr. par an, afin que le public entrât en possession de ses procédés.

On a dit qu'à l'aide de l'étoffe transparente tendue sur un châssis, tout le monde saurait également bien dessiner. C'est une erreur. L'individu qui n'a jamais appris le dessin pourra reproduire le contour d'un objet et obtenir un calque fidèle; mais on reconnaîtra toujours une main inexpérimentée à l'incertitude du trait et au peu de fermeté des contours. Toutefois, à l'aide de cette esquisse, un peintre pourra peindre le portrait d'une personne qui n'aura jamais vue, ou dessiner un édifice dont un voyageur lui rapportera le croquis fidèle. Mais le dessinateur seul sera en état de faire les ombres, on d'indiquer, par l'accentuation des traits, les parties saillantes ou rentrantes. Pour l'artiste, le procédé Rouillet est un gain de temps immense; en un instant il fixe sur la toile des attitudes difficiles, des raccourcis, des effets de lumière passagers; il grandit sûrement ses lignes dans une proportion déterminée; en un mot, les difficultés matérielles étant écartées, il consacre tout son temps, toutes ses forces, à la composition, l'expression et la couleur; il se livre avec sécurité à l'inspiration, sûr de n'être pas arrêté par des calculs arides de proportions. Les dessinateurs peuvent voir avec plaisir la vulgarisation de ce procédé; les peintres s'applaudiront de ce nouveau moyen de multiplier leurs œuvres et de leur donner un plus haut degré de perfection. Croit-on que les artistes si expressifs de l'école florentine ou les grands coloristes vénitiens se fissent préoccupés de l'apparition d'un semblable moyen? Le procédé Rouillet apprendra-t-il à donner à la Vierge les expressions sublimes et variées que Fra Angelico, le Pérugin et Raphaël, ont si créer tour à tour? Est-ce avec un fusain et sur un tartarène que vous rendrez la couleur du Titien ou de Rembrandt? Sauriez-vous à l'aide de cette machine composer un tableau comme Paul Véronèse, André del Sarto ou Fra Bartolomeo? Selon nous, le procédé dont nous parlons fera rentrer l'art dans sa véritable voie, parce que la pensée de l'artiste dominera dans son œuvre. L'imitation servile étant sans difficultés, elle disparaîtra sans objet. Les formes de convention ne seront plus acceptées, parce que les yeux de tous se seront accoutumés à l'imitation des formes réelles. On se rapprochera de la nature tout en idéalisant; on sera vrai tout en reproduisant le beau; et la peinture retrouvera peut-être ces grandes traditions du seizième siècle où l'art s'est élevé si haut, qu'il semble se reposer encore de cet effort gigantesque.

CH. M.

Publications Illustrées.

Faits mémorables de l'histoire de France, par M. NICHOLANT, précédés d'une introduction de M. A. SIEGEL, et illustrés de 120 tableaux de M. Victor Adam (1).

M. Victor Adam conçoit un jour l'heureuse pensée de composer 120 tableaux sur les faits les plus mémorables de l'his-

(1) Un vol. grand in-8. Paris, 1844. Dellet. 15 fr.



toire de France, depuis la lutte de sainte Geneviève et d'Attila jusqu'aux adieux de Fontenoy. Pour donner une idée à nos lecteurs de la manière dont il a exécuté ce travail, nous mettrons sous leurs yeux un de ses dessins représentant l'entrée de François I^{er} et de Henri VIII au camp du Drap-d'Or. Les 120 tableaux achetés et gravés sur bois par nos meilleurs artistes, un jeune écrivain de talent se chargea de les expliquer avec un texte élégant et concis. Telle est l'histoire de ce beau volume, qui pouvait avoir et qui a une véritable importance artistique et littéraire, et qui, aussi intéressant à lire qu'à regarder, prendra rang cependant parmi les plus utiles ouvrages illustrés que l'année 1845 aura vu naître tout expiés pour les jeunes pensionnaires des deux sexes.

Nouvelles et seules véritables aventures de Tom Pouce, initiées de l'Anglais, par P. J. STAHL, 150 vignettes par BERTAL (1).

La typographie et la gravure ont fait, depuis vingt années, de merveilleux progrès. Quand nous étions enfants, on nous donnait comme étrennes quelques gros volumes in-12 en papier gris, mal imprimés, et ornés — les éditeurs avaient l'audace de l'annoncer — de rares vignettes dont la gravure était aussi grossière que le dessin en était incorrect et ridicule; du style, le n'en parle pas, et pour cause. Si ces deux arts, qui semblent destinés désormais à se prêter un secours mutuel, continuent à se perfectionner, l'imagination la plus vive et la plus ingénieuse essaiera vainement de se représenter dès aujourd'hui les étonnantes publications illustrées que nos petits-enfants auront le bonheur d'offrir à leur jeune postérité, le premier jour de l'an de grâce 1900.

Concevez-vous, en effet, un petit volume mieux écrit, mieux imprimé et mieux illustré que les *Nouvelles et seules véritables aventures de Tom Pouce*? Tom Pouce, ou Tom Thumb en anglais, est, personne ne l'ignore, le Petit Poucet de l'Angleterre. Il joint, chez nos voisins d'outre-mer, d'une réputation digne de ses infortunes, de ses talents et de ses vertus.

La France entière éprouvait depuis longtemps le besoin de connaître l'histoire véritable de ce grand petit homme britannique dont elle avait tant de fois entendu prononcer le nom. Grâce en soient rendues à MM. Stahl et Bertal, ses désirs vont être satisfaits. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, elle n'a plus rien à envier à sa riche et fière rivale. Maintenant, Tom Thumb a deux patries.

Je ne vous révélerai pas, quant à moi, les secrets de sa naissance; sa-chez seulement que sa mère avait soulevé un enfant, ne fût-il pas plus grand que le



doigt. Je vous le montrera tout d'abord dans son berceau, un sabot neuf, au fond d'un œuf, au sein d'un peu de ouate bien douce et bien chaude; pour qu'il pût y dormir tout à son aise. Ce fut dans ce sabot qu'il grandit, ou plutôt qu'il ne grandit pas. Mais si sa taille resta la même, son intelligence fut

(1) Un vol. in-18. Hetzel. 5 fr.

si précoce que ses parents ne souhaitèrent jamais qu'il fût plus grand.

Dès son bas âge, il se montra fort sage; sa mère le grondait rarement, et encore était-ce bien doucement.

Il apprit de bonne heure à lire et à écrire. On eut quelque peine, il est vrai,



à lui trouver une plume assez petite pour qu'il pût s'en servir; enfin on en vint à bout. Un jour, pendant qu'il écrivait un compliment à sa maman, une ruche vint l'attaquer. Il se vit obligé de désigner, car il avait une épée, et de tenir son ennemi en respect jusqu'à ce que



sa bonne mère accourut à son secours.

Pendant ses récréations, il s'amusa souvent à contempler un papillon sur une rose. — Mais, hélas! il devint, comme beaucoup d'enfants, curieux et gourmand, et il paya cher ces défauts. — On verra dans son histoire comment il tomba au milieu d'un pudding, puis au fond du gosier d'un



meurir, puis dans le ventre d'un poisson, et par quelle série d'aventures il arriva enfin à la cour du roi Arthur, où il vécut longtemps, tantôt favori, tantôt prisonnier. La fortune ne corrompit point son cœur. — Il vint mourir aux lieux où il était né. Protégé par une fée puissante, il obtint sa liberté, et un jour il apporta à ses bons parents, qui le croyaient mort,



un bois d'or dont il avait eu le courage de se charger. Quand M. et madame Ponce furent revenus de leur étonnement, leur

hon et illustre fils leur raconta ses aventures, que je ne saurais trop vous engager à lire et à donner en cadeau à tous les petits enfants de votre connaissance.



La Chine ouverte, aventures d'un Fan Kopei dans le pays de Tsin, texte par OLD NICK, gravures par AUGUSTE BORGET.

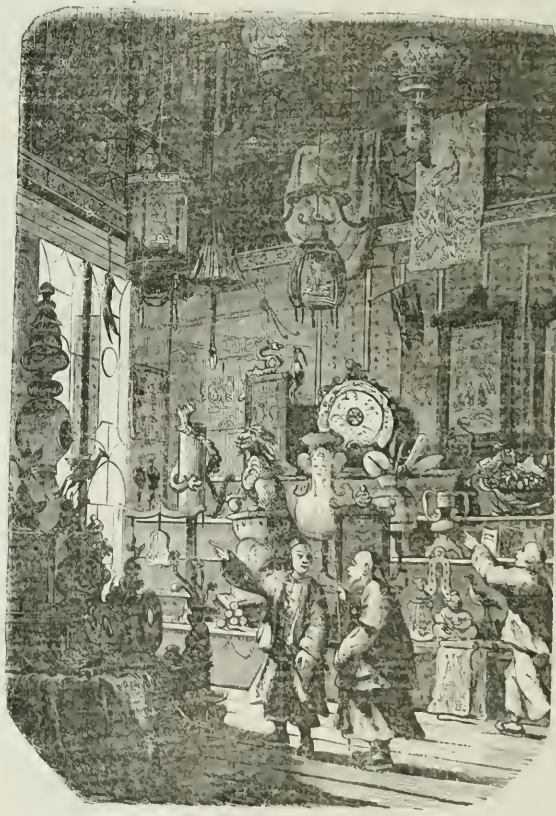
Ce titre a quelque chose d'effrayant... pour la Chine. Le grand empereur dont l'Illustration a récemment publié un portrait si ressemblant ne pourra plus désormais empêcher les Barbares de dépasser la ligne de ses frontières. De quelle utilité lui sont maintenant sa grande muraille et ses 100,000 sentinelles tartares? MM. Old Nick et Auguste Borget nous ouvrent à deux battants toutes les portes de son vaste royaume. Une grande invasion se prépare. A cette heureuse et incroyable nouvelle, une partie de la population de Paris s'est précipitée... rue Saint-Benoît, 7, chez M. Fournier, où se distribuent, au faible prix de 15 fr., les billets d'admission au Céleste-Empire. Déjà les faubourgs s'agitent et la province se met en marche. Avant la fin de l'année qui n'est pas encore commencée, dix millions de Français auront pénétré dans le Céleste-Empire, sous la conduite de MM. Old Nick et Auguste Borget.

On trouverait-on d'ailleurs deux guides plus aimables, plus sûrs et plus instruits? Le spirituel critique du National, l'ha-

le connaissez tous. Quant à son collaborateur, M. Auguste Borget, jete par une tempête sur les rivages de la Chine, il a passé six mois à Mouco et en divers villages du littoral; il a rapporté de ce voyage des collections, des dessins qui ont fait à Paris l'admiration de tous les amateurs, et dont



MM. Ritner et Goupil ont publié une partie sous le titre de: la Chine et les Chinois, enfin, il a exposé, aux Salons de 1812 et 1813, des tableaux que



si majesté le roi Louis-Philippe s'est empressé d'acheter, pour en orner les plus belles salles de son palais de Neuilly. — Ne sont-ce pas là des garanties suffisantes? N'avons-nous pas le droit de vous recommander, avant même qu'il ait paru, le livre illustré que publieront par livraisons hebdomadaires, en 1844, MM. Old Nick et A. Borget. En outre, leur intelligent éditeur ne méritait-il pas pleine et entière confiance, et ne devons-nous pas croire ce que dit son prospectus: « A nos livres, ni les manuscrits, ni les renseignements personnels n'auront manqué, par conséquent, à la composition d'un volume qui, sous une forme légère, résuamera une masse énorme de documents sérieux. Marco Polo, Mendoga, le père Alexandre, Spizelius, Kircher, les Missionnaires, de Guignes, Barrow, Staunton, Clarke Abel, Timkowski, Abel Remusat, Davis, Stanislas Julien, Ad. Barrot, Downing, Kidd, Gutzlaff, lord Jorelyn, et les rédacteurs du Chinese Repository, en auront fourni chacun quelques pages; l'auteur les leur restituera comme il le doit. L'éditeur, à son tour, promet que de tous ces livres, dont quelques-uns sont bien vieux, sortira un livre vraiment nouveau.

« Peut-être jugera-t-on que la Chine ouverte, la Chine reconquise, ajoutée à un travail de ce genre tout l'aurait d'une publication de circonstance; mais, avant comme après, la parole de Non-Kung, l'invincible Chinois est là. C'est ce qui va être dit.

« Comme spécimen des gravures et des curieux ouvrages, nous donnons le portrait d'un... et la... d'un... — Que nos abonnés ne nous demandent aucun renseignement sur les livres et les gravures que nous leur reproduisons, nous leur reproduisons la Chine ouverte, allez vous en acheter chez le Saint-Benoît, n° 7. Le voyage sera long (il durera cinquante semaines), mais peu coûteux (trois centimes par semaine),

le rédacteur de la Revue Belvédère, l'ingénieur autour des Petites Misères de la vie humaine, a fait ses preuves; vous

(1) Cinquante livraisons à 50 centimes. — Paris, 1844, Fournier. — Trois livraisons sont en vente.

aussi agréable qu'instructif (MM. Old Nick et A. Borget tiendront toutes leurs promesses, sûr (M. Fournier a-t-il jamais laissé un ouvrage inachevé?), et, chose étrange, vous le ferez entièrement sans quitter votre fauteuil, votre maison, votre femme et vos enfants. A de telles conditions, qui ne paraitrait.... pour la Chine ouverte?



Impressions de voyage de M. Boniface, par CHAM (1).

Qu'est-ce donc que M. Boniface, qu'il s'imagine avoir le droit de nous faire raconter par M. Cham, au crayon et à la plume, ses excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc., le tout mêlé de bosses et coloré de bleus et de noirs? M. Boniface, puisqu'il faut l'avouer, est un proche parent de MM. Vieuxbois, Jabot et Crepin, d'heureuse mémoire. Comme eux, il ne saurait prétendre à la réputation d'un Adonis persécuté par la mauvaise fortune qui les a tourmentés; il joue constamment un rôle moitié triste, moitié plaisant dans une longue série d'incroyables aventures; enfin, à l'instar de M. Vieuxbois, il traîne toujours après lui un chien fabuleux. Pour le moment, M. Boniface ne se présente à nous qu'en qualité de réfractaire de la 1^{re} compagnie du 5^e bataillon de la 10^e légion. Comme moi et comme vous peut-être, cher lecteur, il a une horreur instinctive pour le service de la garde nationale; il fait plus: non content d'avoir tressailli dans son lit en recevant un billet de garde, ainsi que vous pouvez en

tirant son bâton retire le chien de M. Boniface qu'elle a accroché par l'oreille.



A peine débarqué à Boulogne, M. Boniface et son chien reçoivent deux malles sur le dos, et se trouvent sollicités en

M. Boniface surtout s'abandonne à des contorsions dont son historien retrace les accidents variés avec une fidélité à vous donner le mal de mer. Il perdit même la présence d'esprit dont la nature l'avait doué, et s'étant assis imprudemment sur une voile, il se trouve un moment hissé par le fond de son pantalon au sommet le plus élevé du mat le plus haut du navire.



Heureusement le Sauter avançait toujours, et il jeta l'ancre dans le port de Douvres, à la grande curiosité des naturels



juger, il a résolu de s'affranchir de ce joug odieux, il s'exile temporairement, il part pour la perdue Albion, avec son chien. — Je ne vous raconterai pas toutes les petites misères qui l'accablent pendant son voyage de Paris à Boulogne, il s'en console en admirant, par les fenêtres du coupé,

sens divers par plusieurs hôteliers d'aller habiter leurs hôtels.



ici s'arrêtent nos révélations. — Gardes nationaux accomplis, qui êtes toujours aussi fidèles à votre compagnie qu'à votre compagne, désirez-vous savoir à quelles épouvantables tortures M. Boniface fut condamné à Londres pour avoir refusé de monter sa garde à Paris, achetez le petit album que vient de publier M. Cham, et vous passerez, je vous le jure, un joyeux quart d'heure. Le gouvernement devrait, en vérité, souscrire à 80,000 exemplaires, et faire distribuer les Impressions de voyage de l'infortuné réfractaire de la 4^e du 5^e de la 10^e à tous ses camarades. Il pourrait ensuite fermer l'Hotel des Haricots, supprimer les conseils de discipline, et abroger les dispositions pénales de la loi sur la malice citoyenne. Tous les récidivants aient se jeter, comme le timide et repentant M. Boniface (voir ci-dessus même colonne),

aux pieds de leur sergent-major; et si, comme M. Boniface, ils ne méritent pas d'être élevés au rang de caporal, ils deviendraient au moins des gardes nationaux modèles.

tes belles campagnes de la Picardie. Pendant qu'il se livre à ce doux plaisir, une jeune villageoise lui offre galamment, au bout d'un bâton, un bouquet azé de deux mois à peine.



La crainte d'être asphyxié par les parfums envrants de ces fleurs des bois, et de perdre son meilleur œil, lui fait retirer sa tête. Mais, ô fatalité! la jeune et jolie villageoise, en re-

ils se haïent de leur cette terre



garde nationale, et un malheureux chien. Plus de trente dessins sont consacrés à la représentation de l'air si penché, qu'à sa vue seule on comprendra les horribles douleurs éprouvées pendant la traversée par M. Boniface, son chien et ses compagnons d'infortune;



C.

(1) Album. — Paris, Paulin, 5 fr.

Les Abonnements de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MES PRISONS

suivies des Devoirs des Hommes

PAR SÉBASTIEN PELLICCI.



ILLUSTRÉE D'UNE VIGNETTE PAR M. LE COMTE H. DE MENNESSÉ.

REVUE PAR M. LE VICOMTE ALBAN DE VILLENEUVE.

H. L. DELLOYE,
ÉDITEUR.

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
PALAIS-ROYAL.

Un beau volume grand in-8, avec 80 gravures sur bois, ferons, cuillid-dampy, etc. 12 fr.

A LA LIBRAIRIE DUHOCHET, rue de Seine, 55.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le royaume italien des Alpes, par R. TOPFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALABRE.

Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix: 16 fr. broché.

CARTONS AGES ANGLAIS avec ornements en or appropriés aux divers ouvrages illustrés de la librairie Duhochet et Goup, tels que: *Milner, Gd-Bita, Don Quichotte, Histoire de Napoleon, Jardin des Plantes, Esquisses, Fables de La Fontaine*, etc., etc.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HAREGONS ANGLAIS.

HALL ET GUTH, 50 King-William street, Cité de Londres, près du Pont-de-Londres, ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des haregons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

LES ANGES DE LA TERRE PERSONNIFIÉS PAR LEURS VERTUS ET LEURS BELLES ACTIONS; publiés et illustrés, avec le concours de plusieurs gens de lettres et artistes distingués, par A.-E. de SAINTES. Un beau volume grand in-8, sur jésus velin, glacé et satiné, orné de 25 magnifiques gravures à deux teintes; d'un grand nombre de figures, portraits, vignettes, etc., sur bois, imprimées dans le texte. Prix, broché: figures noires, avec une belle couverture, 12 fr. — Cartonné, 14 fr. — Avec couverture dorée et colorée, 16 fr. — Belle en toile anglaise, 18 fr. — Dans sur tranches, cuir, 20 fr., et colorée avec le plus grand soin, 8 fr. de plus.

C'est le plus bel ouvrage que l'on puisse offrir en étrennes à la jeunesse.

A Paris, chez mademoiselle D. Emery, éditeur des *Deux Volumes* de M. E. DE SAINTES, 15, quai Voltaire

CHOIX DE MORCEAUX FAC-SIMILE en prose et en vers d'écrivains et de personnages célèbres, publié par M. LÉON CASSEY. Ce joli volume in-8, orné de vignettes, reproduit exactement l'écriture et la signature de chaque auteur. — C'est un beau cadeau pour les amateurs d'autographes et pour les jeunes gens qui l'on veut familiariser avec tous les caractères d'écriture. — Prix, broché, 5 fr. Chez l'auteur, rue Taranne, 12.

ÉTIENNES.

27, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT: Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

RUE TARANNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts ont même ordonné des contrefacteurs consentant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Les jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 11, repaite 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.

Ce jeu, composé de petits morceaux de bois triangulaires difficiles à agencer pour former certaines figures, sera très en faveur chez les personnes qui s'occupent d'amusements sérieux. Nous avons vu plusieurs de ces cartons placés dans une magnifique bibliothèque et nous avons essayé nous-mêmes de résoudre ces problèmes. Ces petites figures sont très-difficiles à remplir; cependant les morceaux de bois, d'après les dispositions des cartons, doivent se placer les uns après les autres dans les différentes positions que l'Inventeur leur assigne. Un moment de réflexion, nous recommandons à nos lecteurs et à nos amis d'essayer d'y parvenir.



Ce nouveau jeu géométrique est le seul jusqu'à ce jour, digne d'être remarqué par le nombre de solutions, ainsi que par son élégance et son intérêt. On ne saurait trop le recommander aux personnes qui désirent trouver en ce jeu un divertissement aussi agréable qu'intéressant.

Se vend A PARIS, chez M. GIROU et Cie, r. du Coq St-Honoré, 7. — SUSE, place de la Bourse. — TEMERLIN, boulevard des Italiens, 25. — GILLARD, passage Cassagne, 2; et r. des Petits-Champs, 4. — MARION, rue Bergère, 18. — BOUÉLAT, rue Dauphine, 31.

Les personnes qui s'occupent d'amusements sérieux, nous recommandons à nos lecteurs et à nos amis d'essayer d'y parvenir.

Nous croyons que rendre service en leur montrant ce nouveau jeu, qui sera très apprécié par les personnes qui s'occupent d'amusements sérieux, nous recommandons à nos lecteurs et à nos amis d'essayer d'y parvenir.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,

471, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



Ce magnifique Établissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque: offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union incomparable d'un immense et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, qui l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, lui a accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vague a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréhension, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la Ville de Paris tout ce que produit l'industrie des tissus: les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de cou-

ton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les velours pour ameublement, tout ce qui constitue une riche collection, un riche trésor. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Les conditions nouvelles portées au catalogue de grande livraisons.

L'Établissement que nous recommandons fait honneur à son titre: place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

La Normandie,

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTREE PAR MM. MOREL-FATIO, TELLIER, DAURIGNY.



1 vol. grand in-8 jésus, 8 fr. br.

Napoléon en Égypte,

ILLUSTRE

DE 140 DESSINS PAR MM. H. VERNET ET O. BELLANGE.



1 beau vol. gr. in-8 jésus, 12 fr. br.

ÉTRENNES

LITTÉRAIRES

POUR 1844.

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

A TRÈS-BON MARCHÉ.

Cartonnages français et anglais; demi-reliures et reliures en tous genres.

Mémorial DE SAINTE-HÉLÈNE,

ILLUSTRE DE 500 VIGNETTES PAR CHARLET.



2 beaux vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Les Aventures DE TÉLÉMAQUE,

ILLUSTREES PAR MM. TONY JOHANNOT, E. SINGOL, G. SEGUN, E. WATTIER, MARCEL, ETC., ETC.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Les Mille et Une Nuits,

ILLUSTREES

DE 1001 GRAVURES PAR LES PREMIERS ARTISTES DE FRANCE.



5 vol. gr. in-8 jésus, 50 fr. br.



Ces deux médailles sont délivrées gratis avec chaque exemplaire du *Napoléon en Égypte* et du *Mémorial de Sainte-Hélène*.



Le Diable boiteux,

PAR LE CAGE.

ILLUSTRE DE 175 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

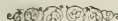
LIBRAIRIE D'ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE

RUE DE SEINE,

51.

Chez tous les libraires de Paris et des Départements.



Histoire de Maçon Leseaut,

ILLUSTREE DE 100 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage en Italie,

PAR M. JULES JANIN.

ORNE DE 15 GRAVURES ANGLAISES.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage Sentimental de Sterne.

TRADUCTION NOUVELLE DE M. J. JANIN, ILLUSTRE PAR T. JOHANNOT ET JUVENES.



1 vol. br. in-8 jésus, 10 fr. br.

L'Âne mort,

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRE DE 130 VIGNETTES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Contes et Nouvelles DE LA FONTAINE

ILLUSTREES,

FAISANT SUITE AUX FABLES ILLUSTREES PAR MM. GRANDVILLE ET L. DAVID.



1 vol. gr. in-8 jésus, 40 fr. br.

LE DOCTEUR WILLIAM ROGERS, CHIRURGIEN-DENTISTE DE LONDRES,

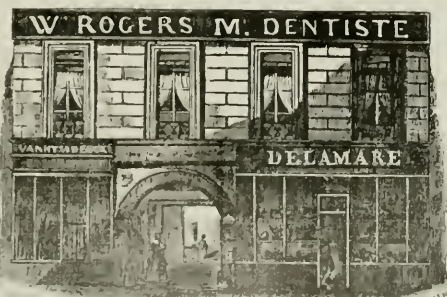
ACTUELLEMENT A PARIS, RUE SAINT-HONORE, 270.

INVENTEUR DES DENTS OSANORES, POSEES SANS CROCHETS NI LIGATURES, S'AJUSTANT PAR LA PRESSION ATMOSPHERIQUE.

A une époque où le progrès est général, lorsque le succès couronne partout les efforts de l'art et de la science, on peut regretter de voir l'art si utile et si important du dentiste rester stationnaire et immobile au milieu du mouvement. La faute n'en est pas tout entière aux hommes; c'est des difficultés au-dessus de leurs forces; ils ne peuvent réparer du temps l'irréparable outrage. Les dentistes de notre temps n'ont rien changé aux vieux moyens: les pivots, les ligatures, les crochets, ces liens qui, sans consulter les dents artificielles, entraînent et détruisent les dents saines et véritables... toutes les tortures pointées et dangereuses sont encore en usage parmi eux; nul ne veut se rappeler le précepte du maître: Hippocrate a dit: « aidez la nature, ne la forcez pas. »

Les places sur lesquelles on pose des dents artificielles tiennent en irritation permanente la gencive; sans parler des douleurs continuelles que cause la mastication par la mauvaise application de ces plaques, et de la mauvaise odeur qu'elles donnent par la difficulté qu'on a de les ôter pour les nettoyer.

Tous ces inconvénients sont levés par l'heureuse et ingénieuse invention du docteur Rogers, qui place des dents



tant, sans ces os, les crochets, ni pivots, ni plaques, ni aucun lien quelconque; sa méthode consiste simplement dans l'application exacte des dents sur la gencive, de manière à exclure l'air. L'aphysique constate que deux corps hermétiquement superposés l'un sur l'autre se tiennent par la pression de l'air; c'est ainsi que les DENTS OSANORES de M. ROGERS, une fois placées, ne peuvent être dérangées d'aucune manière; que si l'air pénètre entre les dents et la gencive, ce qui ne peut s'effectuer qu'à un endroit des dents indiqués, qui n'est exposé ni à la mastication ni à l'articulation; si l'articulation est dans l'inter-dentaire, les dents s'écarteront et se détacheront d'elles-mêmes.

La beauté des DENTS OSANORES est incontestable; elles ressemblent aux dents naturelles, à s'y méprendre, et sont cependant d'un prix très-moderne.

M. ROGERS, connu déjà depuis longtemps pour ses perfectionnements dans l'illuminé-branches de son art, tels que le Plombage à froid et sans douleur, et sa Méthode hygiénique pour le redressement des Dents des enfants, fait exécuter toute pièce artificielle commandée chez lui, dans 24 heures, et la garantit pour pouvoir manger de suite avec, et sans aucune gêne.

Étrennes 1844.

CHARLES WARÉE, ÉDITEUR, 45 BIS, RUE RICHELIEU (PLACÉ MOLIÈRE).

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LA JEUNESSE,

GRAND ASSORTIMENT DE RELIURES DU MEILLEUR GOUT A DES PRIX TRÈS-MODÈRES.

Publications récentes:

- MAGASIN DES ENFANTS; par MADAME LEPRIÈRE DE BEAUMONT; édition revue et augmentée de Contes nouveaux, dédiée à monseigneur le comte de Paris, prince royal. Un magnifique volume grand in-8 de 500 pages, illustré de 500 vignettes et lithographies, par TH. GUYON. 10 fr.
- LE LIVRE DES ENFANTS BIEN SAGES; par ORTAIRE FOURMILLET. 1 vol. in-12. 5 fr.
- GALERIE DES PRIX MONIYON; par GUSTAVE DESSEAIGS. 5 fr.
- LE LIVRE AMUSANT; par L. GOUJARD. 1 vol. in-12. 5 fr.
- AVENTURES MERVEILLEUSES DE MUNCHHAUSEN. 1 vol. in-12. 5 fr.

Ces quatre derniers ouvrages font partie de la bibliothèque du prisonnier, et sont enrichis de belles gravures tirées à part sur papier teinté.

M. Charles Warée s'est posé, par la variété et l'excellent choix de ses publications, comme l'un des plus intelligents et des plus féconds éditeurs. A l'approche du premier de l'an, nous ferons remarquer que ses magasins le disputent en élégance et en richesse littéraires aux plus splendides de la capitale. On y trouve un assortiment complet de reliures qui renouvellent, chose rare! la magnificence et le bon marché. Elles sont cotées presque au prix de fabrication.

Modes. — Bijouterie.

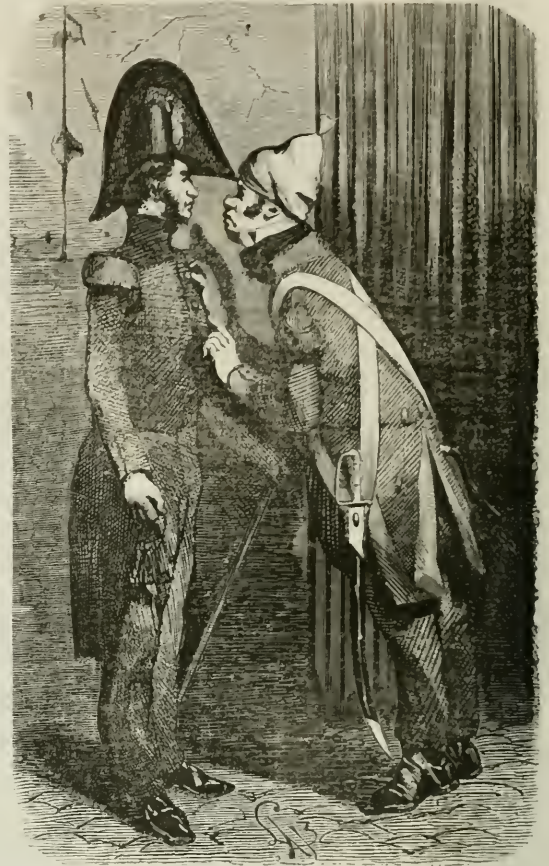
Les armoiries ont reparu depuis quelque temps sur les panneaux de voiture et sur les carrosses de visite. On aime les titres, tout en ayant l'air de les dédaigner, et le peuple le plus frivole de la terre partage cette faiblesse avec d'autres nations et même avec la plus sérieuse du monde, les Américains ! Ces derniers n'ont pas de titres, mais, entendez-les, ils pourraient tous en avoir : leur grand-père, aïeul, était comte, baron, etc.

On aime les titres, on s'en fait gloire, et maintenant on s'en pare plus que jamais. Les femmes de l'aristocratie ne pouvant avoir des robes de velours, le gaze ou de satin, faites d'une manière qui établit une ligne de démarcation entre elles et les bourgeois, se font faire des bijoux, que nous nommerons armoiries.

baron, offrait un champ plus vaste aux ornements ; aussi nous n'hésiterons pas à proclamer ce bracelet supérieur en tous points.

Le porte-cigare est devenu indispensable ; il remplace la bombonnière de nos grands-pères. Est-ce un tort ? Je dirai oui, car la bombonnière prouvait des habitudes de société et des mœurs élégantes, et le cigare prouve le contraire.

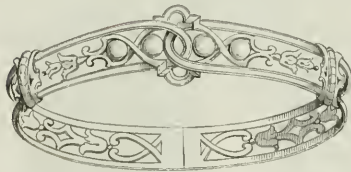
Nous serons plus indulgents pour la tête de cravache, parce que nous n'avons pas à



(Caricature. — Un garde national contrainc.)



Ainsi ce peigne, d'un travail élégant, est armé de deux écussons accolés ; il réunit deux noblesses : c'est un peigne de mariage.



Dans un bal, lorsqu'on verra ce bracelet au bras d'une dame, on saura de suite quel titre donner à la femme qui le porte, car la couronne de baron s'y montre, malgré toutes les coquetteries dont l'orfèvre a brodé le thème.



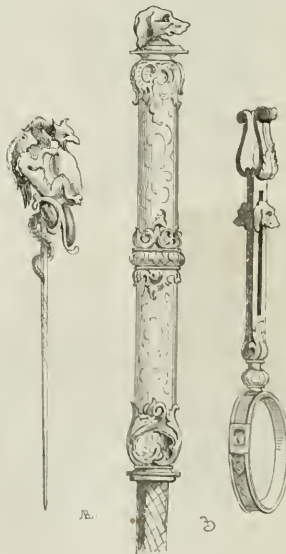
Ici, c'est un lion passant ; il est entouré de petits détails d'un joli travail. Nous supposons, par la grande simplicité de cette épingle, que la pensée de la maison Morel, de laquelle sortent tous ces charmants bijoux, a été d'y attacher à volonté des ornements qui garnissent le devant du corsage.



La couronne de marquis, plus élégante de forme que celle de

ce sujet de comparaison fâcheuse à faire. En tous temps, il y a eu des Nemrods de bonne compagnie et de brillants cavaliers. Cette tête de cravache nous montre qu'aujourd'hui le luxe des détails n'est point négligé ; la tête de chien qui la termine est la vraie armoirie du chasseur.

Nous finissons en faisant remarquer la grande simplicité de l'épingle, ce qui nous semble de fort bon goût et en parfaite harmonie avec les costumes de notre époque.



(Bijouterie. — Épingles, Porte-Cigarières et Cravache.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Agamemnon, général des Grecs, fut assassiné pendant son sommeil.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoïdworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACAMPÉ et C^e, rue Damiette, 2.